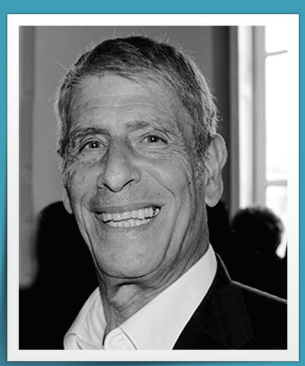
Juillet-Août
2020
N°60

COLLECTION
Les études du Crif



LES JUIFS DE TUNISIE
Deux mille ans d'une belle histoire



Jean-Pierre ALLALI

Crif

LES JUIFS
DE TUNISIE
Deux mille ans
d'une belle histoire

Dans la même COLLECTION

Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La Capjpo : une association pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003 • 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques et des hommes au service de l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003 • 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses Juifs : de l'antijudaïsme comme code culturel à l'antisionisme comme religion civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national : état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004 • 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004 • 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004 • 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix israélo-palestiniennes : de Camp David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005 • 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme : antisémitisme, racisme et exclusion sociale
N° 9 > Septembre 2005 • 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable... Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les fractures
N°12 > Novembre 2006 • 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007 • 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonneteau & Dina Lahlou
Les détours du rapprochement judéo-arabe et judéo-musulman à travers le monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les avenirs du peuple juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté : ambiguïtés et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010 • 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations du sentiment anti-juif aux États-Unis : Entre mythes et représentations
N°18 > Décembre 2010 • 60 pages

Michaël Ghnassia
Le boycott d'Israël : Que dit le droit ?
N°19 > Janvier 2011 • 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan « Sionistes, assassins ! » Le mythe du « meurtre rituel » et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011 • 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011 • 32 pages

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie multilatérale : entre gesticulation et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012 • 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^{e} siècle et le destin juif...
N°23 > Juin 2012 • 56 pages

Éric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la discrimination positive
N°24 > mai 2013 • 64 pages

Michel Goldberg & Georges-Elia Sarfati
Une pièce de théâtre antisémite à La Rochelle
N°25 > octobre 2013 • 60 pages

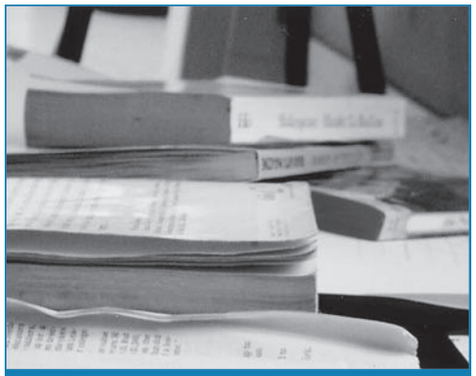
Mireille Hadas-Lebel
Le peuple juif et l'État d'Israël ont-ils été inventés ?
N°26 > novembre 2013 • 16 pages

Georges-Elia Sarfati
Lorsque l'Union Européenne nous éclaire sur sa « face sombre » : quelques enjeux du projet de loi-cadre contre la circoncision assimilée à une mutilation sexuelle.
N°27 > décembre 2013 • 40 pages

70 ans du Crif
1944-2014 : Recueil de textes
Hors-série > janvier 2014 • 116 pages

Suite en page 64

Retrouvez les numéros des **ÉTUDES DU CRIF** *au format PDF sur www.crif.org en cliquant sur la mention "Études du Crif".*



JUILLET-AOÛT 2020 **N°60**

LES JUIFS DE TUNISIE

Deux mille ans d'une belle histoire

UNE ÉTUDE DE

JEAN-PIERRE ALLALI
Universitaire, journaliste, écrivain

Crif

Les textes publiés dans la collection des *Études du Crif* n'engagent pas la responsabilité du CRIF.
La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

À la mémoire de mon cher frère
Fernand Fanfan Gagou Allali,
hélas trop tôt disparu

BIOGRAPHIE



Jean-Pierre Allali

Né à Tunis en 1939, fils de Joseph Allali et de Marcelle Fellous, Jean-Pierre Allali est un universitaire, un journaliste et un écrivain.

Professeur de mathématiques, il a notamment enseigné à l'université Paris I avant d'entreprendre une carrière de journaliste. Il a été le rédacteur en chef de *La Terre Retrouvée* puis de *Tribune Juive* et collabore toujours à plusieurs médias dont le *JAMIF* (Journal de l'Association des Médecins Israélites de France), *Les Cahiers Bernard Lazare*, *Tribu 12* (Rédacteur en chef adjoint) et *Lev Ha'ir*. Parallèlement, il a dirigé pendant quinze ans le bureau parisien des universités françaises de Moscou et de Saint-Pétersbourg créées et présidées par Marek Halter.

Jean-Pierre Allali est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages essentiellement consacrés au judaïsme et à l'antisémitisme, dont *Les Juifs de Tunisie sous la botte allemande* (Éditions Glyphe, 2014) et *Les douze pierres de Quba* (Éditions Glyphe, 2015). Parmi ces ouvrages, l'un a été écrit en collaboration avec Shimon Peres : *Un temps pour la guerre, un temps pour la paix* (Éditions Robert Laffont, 2003). Ses deux derniers livres ont été écrits avec Haïm Musicant : *Les combats de la Licra* (Éditions Glyphe, 2017) et *70 figures d'Israël. 1948-2018* (Éditions Glyphe, 2018).

Il a été le premier assistant-réalisateur du film *Tzedek. Les Justes* de Marek Halter et le conseiller scientifique du film *Chalom Bakou* de Murielle Abitbol-Lévy.

Sur le plan associatif, Jean-Pierre Allali a été le vice-président du B'nai B'rith européen. Il est vice-président fondateur de l'Amitié Judéo-Musulmane de France, vice-président fondateur de l'ATPJT (Arts et Traditions Populaires des Juifs de Tunisie), secrétaire général de la Fédération de Paris de la LICRA, président du Conseil des Sages de CIEUX (Comité Interreligieux pour une Éthique Universelle et contre la Xénophobie), vice-président de l'Association des Amis de l'Azerbaïdjan (AAA) et vice-président mondial de la JJAC (Justice for Jews from Arab Countries). Membre du Comité Directeur du CRIF, il préside, au sein de cet organisme, la Commission des Relations avec les ONG, les syndicats et le monde associatif.

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE / 03

CHAPITRE 1 / **Une histoire des Juifs de Tunisie** 06

CHAPITRE 2 / **Galerie de portraits** 16

Haï TAÏEB Lo Met 16
Le rabbin qui ne peut pas mourir

Nessim SAMAMA 18
Un « Caïd » pour les Juifs de Tunisie

Albert SAMAMA 20
Le Prince de Chikly

Albert BRAÏTOU-SALA 22
Le peintre des années folles

Habiba MSIKA 24
L'oiseau de feu

Young PEREZ 26
De Tunis à Auschwitz

Max GUEDJ 28
L'as des as de l'aviation française

David GALULA 30
Le Clausewitz de la contre-insurrection

Georges WOLINSKI 33
Le caricaturiste assassiné

CHAPITRE 3 / **Arpèges, variations et miscellanées** 35

Un statut infâmant, la dhimma 35

L'Ariana une « petite Jérusalem » 36

La catastrophe des enfants d'Oslo 38

Des « Tunes » en fêtes 39

Jeux me souviens 40

Le couscous, la boukha et la boutargue 41

Le Belleville des Juifs tunisiens 42

CHAPITRE 4 / **La force du destin** 43

Richard ABEL 43
Un Juste en Tunisie

La famille SCEMLA 48
Une terrible tragédie

Albert MEMMI 50
Le Franz Fanon juif de la Tunisie

CONCLUSION / **Il était une fois… des Juifs en Tunisie** 52

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE / 53

CHAPITRE 1

UNE HISTOIRE DES JUIFS DE TUNISIE

La présence juive en Tunisie à des époques particulièrement reculées est attestée par des traces matérielles tangibles et irréfutables. C'est ainsi qu'ont été découvertes à la fin du siècle dernier, notamment par le révérend père Delattre, des lampes juives en terre cuite décorées du chandelier juif, la *menorah* et datées du IIe siècle de notre ère. De la même époque date une plaque en marbre blanc trouvée à Carthage. Les symboles juifs qu'on y distingue sont nombreux : chandeliers à sept branches, loulav[1], ethrog[2], shofar[3] et, pour couronner le tout, une inscription en hébreu : *chalom*[4]. À Gammarth, au nord-est de Tunis, une nécropole juive datant du IVe siècle a été révélée en 1833. La synagogue Naro à Hammam-Lif, ville côtière de la banlieue sud de Tunis, édifice datant du Ve siècle, avec ses mosaïques somptueuses, a été mise au jour, elle, en 1880 par le capitaine Prud'homme.

Enfin, plus récemment, l'équipe du professeur Mounir Fantar, de l'Institut National du Patrimoine, a découvert les restes d'une synagogue datant du Ve siècle avant J.C. à Kélibia, dans la région du Cap Bon, à 110 kilomètres de Tunis.

Parallèlement à ces vestiges authentiques et scientifiquement datés, il y a bien évidemment la légende, la petite histoire. On raconte, par exemple, que la bourgade de Salammbô, ville voisine de Carthage au nord-est de Tunis, immortalisée par l'écrivain Gustave Flaubert, tirerait son nom de l'hébreu « Chalom Po » (La paix est en ce lieu), que Carthage renvoie, quant à elle, à « Karta Hadacha » (Ville nouvelle) ou encore que, lorsque les Juifs voulurent s'installer à Tunis intra-muros au Xe siècle, ils sollicitèrent le juriste tunisien Sidi Mahrez. *« Combien êtes-vous ? »*, demanda Sidi Mahrez. *« Hara »* (Quatre) assura précautionneusement le délégué juif. Et Sidi Mahrez, dit-on, de lancer au loin son bâton en proclamant : *« Où mon bâton tombera votre "Hara" s'installera ! »*. De là viendraient le nom et le lieu du quartier juif de Tunis, la « Hara ».

Légende mêlée d'histoire, aussi, que cette reine judéo-berbère, la Kahéna, héroïne de la résistance à l'invasion arabe. À la tête de la tribu berbère judaïsée des Djéraoua, elle serait morte au combat à l'âge canonique de 125 ans.

À travers les siècles, le judaïsme tunisien s'est constitué autour de trois rameaux essentiels. Un rameau « israélien » composé de marchands ou de navigateurs venus de la terre d'Israël qui, pour les raisons les plus diverses, ont décidé de s'installer en Afrique du Nord.

Ce groupe sera rejoint par les Juifs fuyant la terre d'Israël après la destruction du Temple. Un rameau berbère, composé des tribus locales qui adoptèrent le judaïsme, comme les Djéraoua, les Néfoussa, les Fendélaoua, les Médiouna, les Ghiata et les Fazaz, s'ajoutera à eux. Plus tardivement, enfin, le rameau italo-hispano-portugais, les « Granas », venus en Tunisie dans le sillage des migrations forcées des Juifs de la péninsule ibérique, victimes de l'intolérance de la très catholique Isabelle Ière, reine de Castille. Les Granas se sépareront des Juifs autochtones, les « Touansas », de 1710 à 1944 : autorités religieuses distinctes, lieux de culte séparés, cimetières différents. C'est seulement à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, que la fusion finira par s'opérer.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on voit les Juifs s'organiser en communautés autonomes sous la direction de gérousiarques[5]. Le judaïsme, en concurrence avec le christianisme, est même prosélyte. Dans une certaine partie de la société tunisienne d'alors, il est souvent de bon ton de judaïser. Hélas, sous le règne de l'empereur Julien, de 361 à 363, cette convivialité religieuse va se gâter. Honnis, les Juifs deviennent des parias et sont marginalisés. Ils le resteront sous les Vandales et, dans une grande mesure, sous les Byzantins.

Avec l'islamisation de la Tunisie, les populations juives subissent le statut de la « dhimma », qui fait d'eux des citoyens protégés, mais de seconde zone : les synagogues, comme les églises d'ailleurs, doivent être plus modestes et moins élevées que les mosquées avoisinantes ; les Juifs montent des ânes ou des mulets, jamais des chevaux. Les armes leur sont interdites et leur témoignage est sans valeur face à celui d'un Musulman. Ils portent des vêtements distinctifs et sont assujettis à un impôt spécifique de capitation, la « djézia », qu'ils sont obligés de payer tout en recevant une claque sur la nuque, la « chtaka ».

Il n'empêche. La vie s'organise. L'activité économique des Juifs est florissante. Les communautés se structurent. Un « nagid »[6], dirige la « djamaa »[7], tel Abraham Ben Nathan Ben Ata, qui exerça entre 1010 et 1020. Pour sa part, le rayonnement intellectuel juif est à son apogée. Les commentaires et les traités des savants juifs tunisiens sont appréciés à travers le monde. Qu'on pense à Hananel Ben Hushiel, grand érudit de Kairouan, à la lignée des Ibn Shahun, à celle des Ben Sogmar ou encore à celle des Ibn Jami, trois familles réputées pour leur savoir, à l'époque.

Avec les persécutions almohades[8], Kairouan, capitale du pays et centre de la vie juive, perd son statut privilégié au profit de Tunis qui devient dès lors le

1. Le loulav est une branche de palmier-dattier qui constitue l'une des quatre espèces composant le bouquet que les Juifs pieux sont amenés à agiter à la synagogue lors de la fête de Souccot dite « des cabanes ».
2. L'ethrog est un gros citron appelé cédrat en français. Il constitue, lui aussi, l'une des quatre espèces du bouquet décrit en note 1.
3. Le shofar est un instrument de musique à vent, une sorte de cor qui retentit à diverses occasions lors de prières ou de fêtes juives.
4. Chalom : mot hébraïque signifiant « Paix ».
5. Le gérousiarque est le chef de l'administration civile.
6. Mot hébraïque désignant un dirigeant.
7. Mot judéo-arabe désignant la communauté.
8. La dynastie berbère des Almohades qui a succédé aux Almoravides a dirigé d'une main de fer l'Afrique du Nord et l'Espagne musulmane aux XIIe et XIIIe siècles

point d'ancrage de la plus grande partie du judaïsme tunisien. Elle le restera jusqu'à la période la plus récente.

Les Juifs exercent pour la plupart des métiers artisanaux. Ils sont forgerons, quincaillers, bijoutiers, savetiers, tailleurs, fileurs, colporteurs et, bien sûr, négociants et prêteurs. Certains jouent un rôle charnière de médiation avec l'Europe en général et avec la France en particulier. Les frères Lumbroso, au XVII[e] siècle et, plus tard, les Carillo, les Galula, les Cohen-Solal et bien d'autres feront de Marseille leur seconde patrie. Les souverains tunisiens, les beys[9], ont souvent des conseillers, des médecins ou des interprètes juifs.

Avec l'avènement d'Ahmed Bey en 1837, puis de Mohamed Bey, la communauté juive entre dans l'ère des réformes et de la liberté. Le « Pacte Fondamental », promulgué en 1857, en reconnaissant l'égalité de tous les citoyens tunisiens, Juifs et Musulmans, abolit, de fait, la dhimma. Ce texte révolutionnaire dû à la plume du chroniqueur Ahmed Ben Diaf, conseiller du bey Mohamed, fut adopté sous la pression des consuls de France et d'Angleterre, à la suite de la dramatique affaire « Bathou Sfez ». Bathou Sfez, cocher du caïd des Juifs, Nessim Samama, s'était pris de querelle avec des Musulmans et, dans son emportement, aurait maudit le prophète Mahomet. Malgré tous les appels à la clémence, il fut condamné à mort et exécuté. Un récit populaire, *Qinat Bathou*, a conservé le souvenir de ce douloureux événement.

Les Juifs de Tunisie en 1881

À l'aube du protectorat français, qui interviendra en 1881, les Juifs de Tunisie sont environ 40 000. En dehors de la capitale, les Juifs étaient présents dans de nombreuses villes de Tunisie. Selon le recensement du 6 mars 1921, les Juifs tunisiens sont 3531 à Sousse. Ils sont alors 3379 à Djerba, 1540 à La Goulette, 3331 à Sfax, 2523 à Gabès, 1545 à Nabeul, 1522 à Bizerte, 1373 à L'Ariana et 1140 à Béja.

Juifs à Djerba



Juifs de Djerba à la Grande Synagogue de la Ghriba (Photo Yvan Lumbroso. Tunis).

La communauté juive de Djerba, l'« île des Lotophages »[10], installée depuis des millénaires, vénère la Ghriba, dont les fondations contiendraient, dit-on, des fragments, une porte, peut-être, du Temple détruit de Jérusalem. La dénomination même de « Ghriba » est sujette à débat. Elle est parfois traduite par « L'isolée », mais aussi par « La solitaire », « L'abandonnée », « L'étrange », « L'extraordinaire » ou encore « La merveilleuse ». On raconte que la synagogue aurait été construite afin de conserver le souvenir d'une mystérieuse étrangère dont la mort aurait été suivie de prodiges. Ce sont des documents miraculeusement conservés dans la fameuse genizah[11] du Caire, qui constituent les témoignages les plus anciens sur cette communauté. On y apprend que les Juifs de Djerba entretenaient, aux temps les plus anciens, des relations commerciales avec les Juifs d'Égypte. Au XVI[e] siècle, en 1560, sur l'une des premières cartes géographiques qui furent dressées de l'île, les deux pôles juifs sont bien mentionnés : Hara Al Kebira dite Zadaïca et Hara Al Seghira dite Giudeï. Plus tard, le grand voyageur juif Benjamin II, qui séjournera dans l'île en 1853, apportera un témoignage précieux sur la vie des Juifs de Djerba, considérés comme très religieux et particulièrement savants. Le recensement de 1946 enregistrera 4294 Juifs dans les deux quartiers juifs de l'île. Lors de la création, en 1948, de l'État d'Israël, les Juifs de Djerba seront parmi les plus nombreux en Tunisie à rejoindre Jérusalem. La Ghriba, on le sait, fait l'objet d'un pèlerinage annuel très couru.

Les Juifs, par le biais des écoles du réseau de l'Alliance Israélite Universelle et des lycées français, entrent de plain-pied dans la modernité. Ils deviennent médecins, avocats, ingénieurs, enseignants, écrivains, peintres... Certains se lancent dans la politique. L'organisation communautaire est bien structurée.

Au lendemain du protectorat, un décret du 13 juillet 1888 organise la « Caisse de Secours et de Bienfaisance Israélite de Tunisie ». Neuf membres dirigent alors la communauté dont les compétences vont du culte à l'assistance. Le 30 août 1921 est créé un « Conseil de la Communauté Israélite » élu par l'ensemble des Juifs de Tunisie. Ce Conseil compte soixante délégués élus (45 Touansas et 15 Granas ou Portugais livournais) et douze conseillers (9 Touansas et 3 Granas). Le 13 mars 1947, le nombre de délégués est porté à quarante et celui des conseillers à dix.

En 1956, les Juifs de Tunisie seront 120 000 au moment de l'indépendance du pays. L'instauration de la Régence donne le coup d'envoi à l'occidentalisation de la population juive. Le parler judéo-arabe laisse peu à peu la place au français. La Hara se dépeuple au profit des quartiers européens plus salubres et plus attractifs. Le complet veston, le canotier, les robes et les tailleurs, supplantent les costumes traditionnels : chéchia et kouffia, kamiza, gebba[12] et pantalons lamés d'or.

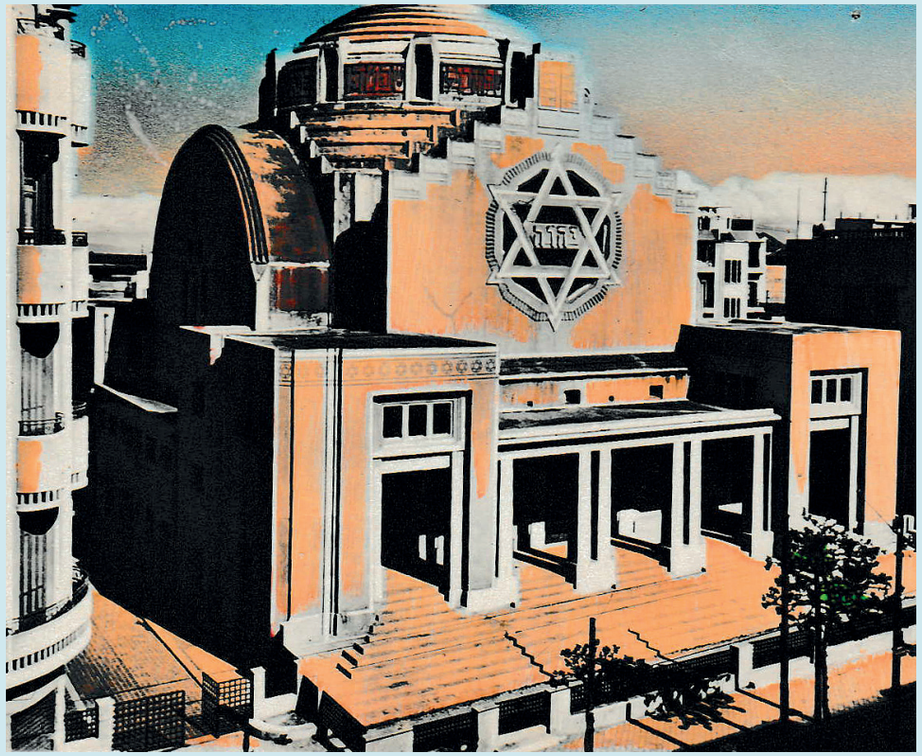
9. Le mot « Bey » est un mot turc signifiant « Chef de clan ». Il a été utilisé en Tunisie pour désigner le souverain du royaume ou plus précisément le « possesseur du royaume ». Les beys de Tunisie, dynastie husseinite, se sont succédés, de 1705 à 1956. Le premier d'entre eux a été Mourad 1[er] et le dernier, Lamine Bey. Succédant à son père, Moustapha Bey, Ahmed 1[er] a régné de 1837 à 1855. Son fils, Mohammed Bey, a repris le trône de 1855 à 1859.

10. Les Lotophages ou « mangeurs de lotus », sont un peuple imaginaire de la mythologie grecque dont on dit qu'il aurait notamment séjourné à Djerba.

11. La tradition hébraïque interdisant la destruction d'ouvrages à caractère religieux, les livres et autres documents usagés étaient conservés, en attendant d'être enterrés dans des cimetières, dans des entrepôts à l'intérieur des synagogues, locaux désignés sous le vocable hébraïque de « genizah ».

12. Les Juifs de Tunisie, comme les Musulmans, hommes et femmes, portaient des vêtements spécifiques. La chéchia, calotte rouge, était portée sur la tête des hommes. Le régime de la « dhimma » imposait aux Juifs une chéchia noire. La gebba était un ample vêtement généralement blanc porté par les hommes. La kouffia, sorte de hénin pointu, était la coiffure des femmes et la kamiza, une chemisette.

La Grande Synagogue de Tunis



La Grande Synagogue de l'avenue de Paris. Tunis.

Une Grande Synagogue, celle de l'avenue de Paris, est inaugurée dans les années trente. C'est au baron de Castelnuovo, chirurgien particulier du bey Sadok, que revient l'initiative de la création d'une synagogue monumentale à Tunis. Construite grâce à un important legs du mécène juif Daniel Osiris et selon les plans de l'architecte Victor Valensi, la Grande Synagogue de l'avenue de Paris, dont les douze premières pierres avaient été posées le 8 juin 1933 à Tunis, a été inaugurée en 1938. Elle fut investie par les Allemands en 1942 et saccagée par la foule en colère, le 5 juin 1967, pendant la Guerre des Six Jours. En 1996, le président Ben Ali a donné le coup d'envoi de sa restauration. La publication par les postes israéliennes, en 1971, d'un timbre représentant cette synagogue a déchaîné la colère du rabbinat israélien car le nom de D.ieu y apparaît sur le fronton au centre de la « Maguen David ». Tous les timbres ont été rapidement retirés de la vente et enfermés pour l'éternité dans un coffre-fort.

Figures juives de Tunisie

Parmi les Juifs de Tunisie qui se sont distingués, au cours des siècles, une reine guerrière, Damia Ben Nifak Cohen alias La Kahéna, un rabbin miraculeux, Haï Taïeb Lo Met, un peintre de renommée internationale, Albert Braïtou Sala, un aviateur héroïque, Max Guedj, un inventeur de génie, Albert Samama, prince de Chickly, un grand dessinateur, Georges Wolinski, qui sera assassiné lors de l'attentat de Charlie Hebdo en janvier 2015, ou encore David Galula, stratège militaire de premier plan. Plus près de nous, l'écrivain Albert Memmi et, dans un tout autre domaine, le comédien Michel Boujenah, donnent des exemples parfaits de la réussite des « Tunes » en dehors de leur pays d'origine. Sans oublier l'économiste Jean-Paul Fitoussi, le cinéaste Serge Moati, les frères Pariente, fondateurs de Naf-Naf, ou encore Jules Ouaki, créateur des magasins Tati. Et comment oublier que la contribution des Juifs et des Juives à la musique, à la danse et au chant en Tunisie, est véritablement légendaire. De Habiba Msika à Cheikh El Afrit, en passant par Acher Mizrahi, les sœurs Chemama ou Leila Sfez.

Sous la botte allemande

L'avènement d'Adolf Hitler en Allemagne, la Deuxième Guerre mondiale et l'instauration du régime de Vichy dirigé par le maréchal Pétain vont avoir de lourdes conséquences sur la vie des Juifs en Tunisie. Dans un premier temps, à l'instar de ce qui sera mis sur pied en France, un Statut des Juifs est imposé avec ses mesures infamantes : *numerus clausus* et interdictions de toutes sortes. Puis, pendant six mois, de novembre 1942 à mai 1943, la Tunisie sera occupée par les troupes allemandes. Les Juifs connaîtront alors les lourdes amendes collectives, les réquisitions de biens, le travail obligatoire, les assassinats et même, pour certains, la déportation dans les camps de la mort. Arrêté en France, l'ancien champion du monde de boxe, idole des Juifs tunisiens, Young Perez, mourra à Auschwitz.

La fin de la Guerre ouvre une époque d'insouciance, de joie de vivre et de pleine participation aux activités les plus diverses. Avec une ombre au tableau : la catastrophe d'Oslo. Le 20 novembre 1949, un avion transportant des enfants juifs de Tunisie s'écrase à Oslo, en Norvège. Tous les passagers périssent. Il n'y a qu'un seul survivant, le petit Isaac Allal.

Une presse juive dynamique et diverse

Les titres de presse juifs, qui se sont comptés par dizaines en Tunisie, aussi bien en français qu'en arabe ou en judéo-

arabe, reparaissent. Certains, comme *Le Judaïsme Nord-Africain Illustré*, dirigé par Joseph Cohen-Ganouna, se distingue, depuis 1919, par la richesse, l'abondance et la qualité de ses rubriques.

La Gazette d'Israël, hebdomadaire engagé de tendance sioniste, est l'un des titres de la presse juive aux côtés de *La Voix Juive*, *L'Écho Juif*, *Le Réveil Juif* et bien d'autres encore. Les patrons de presse et les journalistes juifs sont nombreux.

Les équipes sportives juives, Alliance, Herzellia, UST..., collectionnent les bons scores et les titres, le scoutisme juif est en plein essor avec l'U.U.J.J. (Union Universelle de la Jeunesse Juive), les E.I.F. (Éclaireurs Israélites de France) et les nombreux groupes sionistes de jeunes. Théâtre, cinéma, peinture, littérature, la contribution des Juifs à tous les domaines culturels est sans commune mesure avec leur importance numérique. Les solennités juives rythment la vie de la cité.

À Yom Kippour, les villes sont mortes et les rideaux des magasins tirés. À Pourim, les pétards et autres « fouchics » ou « banni-banni »[13] éclatent partout et, à Pessah, la Pâque juive, la population, dans son ensemble, est amenée à boire du « Coca-Cola cacher le Pessah », ce qui ne dérange personne.

C'est le temps des surprises-parties, des bals au Casino du Belvédère, des « communions » et des mariages dans les endroits les plus huppés du pays.

Ce temps de bonheur tranquille sera, hélas, de courte durée.

Inscrite dans l'Histoire, l'indépendance de la Tunisie sera reçue comme un électrochoc par une communauté juive qui ne s'y était pas vraiment préparée. De nombreux Juifs, certes, optèrent de bonne foi pour la cause nationaliste, jouant la « carte tunisienne ». Deux ministres juifs, Albert Bessis puis André Barouch, feront partie des premiers gouvernements de l'autonomie interne et de l'indépendance. Mais cette « idylle » n'eut qu'un temps. Après l'indépendance, le 11 juillet 1958, le Conseil, dissous par un décret présidentiel, a laissé la place à une association cultuelle et à une commission provisoire de gestion. L'arabisation accélérée des institutions, la destruction du cimetière juif de Tunis et sa transformation en un jardin public, la démolition de la Grande synagogue de la Hara dans le cadre de travaux d'urbanisation, la dissolution du Tribunal Rabbinique et celle de la Communauté organisée, dont Maître Charles Haddad sera le dernier président, l'affaire dite de « Bizerte »[14] enfin, un conflit entre la France et la Tunisie qui ne concernait en rien, au demeurant, les Juifs, entraîneront un exode progressif des populations juives vers la France, vers Israël et, dans une moindre mesure, vers les États-Unis, le Canada et l'Italie.

La confiscation du cimetière juif de Tunis, pourtant propriété de la communauté, et sa transformation en un jardin public, aura été, en quelque sorte, la goutte d'eau qui fera déborder le vase.

À propos des cimetières juifs de la capitale

On notera que dans le cimetière juif intra-muros de Tunis les ossements des défunts, à quelques rares exceptions près, sont demeurés sur place, broyés par les bulldozers. Quant au cimetière du Borgel qui porte, comme le village où il a été édifié, le nom du Grand rabbin Éliaou Borgel qui dirigea la communauté de 1870 à 1898 et dont le fils, Moïse Borgel, joua un rôle de premier plan en 1942-1943 pendant l'occupation de la Tunisie par les Allemands, il est, en 2020, dans un triste état. Une association, l'AICJT (Association Internationale du Cimetière Juif de Tunis), créée en 2007 et dirigée par le généticien Marc Fellous, tente par tous les moyens de restaurer les tombes endommagées laissées à l'abandon.

Par la suite, au gré des guerres israélo-arabes, des poussées de fièvre anti-juive accompagnées de violence et, parfois, de meurtres, pousseront une grande partie des derniers membres de la communauté à l'exil. Le 6 juin 1967, la Grande Synagogue de Tunis a été saccagée tandis que l'usine de fabrication des pains azymes de la rue Arago, à Tunis, a été détruite par des émeutiers. Plus tard, au fil des ans, d'autres lieux de culte, ici et là, seront vandalisés. Signe d'un certain dégel : en octobre 1992, le Grand rabbin de France, originaire de Tunisie, Joseph Haïm Sitruk, accompagné d'une délégation consistoriale, sera reçu par le président Ben Ali.

D'une manière générale, sous la présidence d'Habib Bourguiba comme de Zine El Abidine Ben Ali, nombreux seront les Juifs tunisiens, y compris de nationalité israélienne, qui reviendront au pays en touristes pour sentir le sable chaud de La Goulette, de Khérredine et de Raouad, ou dans le cadre de pèlerinages comme celui de *Lag Ba Omer* à Djerba ou encore lors de la *hiloula* de Rabbi Haï Taïeb[15] au cimetière du Borgel. On verra même d'anciens Tunisiens voyager avec leurs passeports israéliens et un Bureau d'Intérêts Israélien dirigé par un quasi ambassadeur, Shalom-Charles Cohen, s'ouvrir à Tunis en 1996. Le président Ben Ali ordonnancera la réfection de plusieurs synagogues, la Ghriba de Djerba et celle du Kef ainsi que la grande synagogue de la capitale. L'hospice de l'OSE à La Goulette sera également réaménagé aux frais de l'État. Insolite : pour la première fois à Djerba, un restaurant cacher, *La Colombe Blanche* ouvrait ses portes. Mais cela n'aura qu'un temps. La violence latente va exploser et tout bouleverser. En 2002, un attentat

13. Ces mots, forgés à l'époque par les Juifs tunisiens, désignaient les pétards spécifiques vendus dans le commerce pour « célébrer » la fête de Pourim.

14. Durant l'été 1961, un conflit diplomatique et militaire oppose la France et la Tunisie, notamment autour du statut de la base navale militaire française restée aux mains des Français malgré l'indépendance survenue en 1956. La communauté juive était complètement étrangère à cette crise, mais des bruits persistants ont circulé affirmant qu'elle était du côté de la France et contre la Tunisie.

15. La pratique des pèlerinages (en hébreu « hiloula ») autour des tombes de rabbins vénérés était courante en Tunisie. Celui de Lag Ba Omer commémore l'anniversaire du décès du grand sage Rabbi Shimon Bar Yohaï et celui du rabbin Haï Taïeb a lieu en l'honneur de ce maître du judaïsme tunisien qui vivait au XVIII[e] siècle.

contre la vénérable synagogue de la Ghriba de Djerba a fait vingt-et-un morts et de nombreux blessés.

Le 17 décembre 2010, l'immolation par le feu d'un jeune Tunisien, Mohammed Bouazizi, vendeur ambulant de fruits et légumes dont la marchandise avait été confisquée par les autorités dans la localité de Sidi Bou Zid, va déclencher un mouvement irréversible de contestation. Le peuple réclame le départ du président Ben Ali et l'instauration d'un régime démocratique. C'est ce qu'on a appelé la « Révolution du Jasmin », mouvement de révolte qui va se répandre et faire tache d'huile dans le monde arabe. Au demeurant, les Juifs de Tunisie, ceux restés sur place comme ceux de la « diaspora », bien que toujours prudents face aux changements de régime, ont accueilli favorablement la Révolution tunisienne. Mais ils déchanteront rapidement. En embuscade, les islamistes du parti Ennahda, dirigé par Rached Ghannouchi, attendaient une occasion pour prendre le pouvoir et imposer une vision islamiste rigoriste de la société tunisienne. C'est fait lors de l'élection de l'assemblée constituante de 2011 où, avec 89 députés, la formation islamiste est devenue la première force politique du pays.

Quant au président déchu, Ben Ali, en poste depuis 1987, il s'est enfui le 14 janvier 2011 et s'est réfugié en Arabie saoudite. Lors d'un procès en juin 2012, Zine El Abidine Ben Ali a été condamné par contumace à la perpétuité par un tribunal militaire, une peine qui suivait d'autres peines de prison prononcées précédemment. Exilé, loin de son pays natal, le président Ben Ali est mort le 19 septembre 2019.

À plusieurs reprises, lors de manifestations islamistes, notamment en 2012, on a crié *« Mort aux Juifs »* en Tunisie. Certes, il s'agit souvent de groupuscules que le pouvoir dénonce officiellement. En mars 2015, la sépulture du vénéré rabbin Messaoud-Raphaël El Fassy, ancien Grand rabbin du pays, décédé en 1774, objet de pèlerinages, est saccagée. En novembre de la même année, un signe qui ne trompe pas, tout un symbole : le dernier restaurant cacher du pays, *Mamie Lily*, dirigé par Yaacov Lalusia, a fermé, par crainte d'un attentat.

Comme on l'a rappelé plus haut, lors des terribles attentats de janvier 2015 à Paris, visant *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher de Vincennes, plusieurs Juifs d'origine tunisienne ont trouvé la mort : le célèbre dessinateur Georges Wolinski, sa collègue Elsa Khayat, originaire de Sfax, le jeune Yoav Hattab, de nationalité tunisienne, fils du Grand rabbin de Tunis et directeur de l'école Loubavitch de la capitale tunisienne, Benyamin Hattab, Yohann Cohen, petit-fils du chanteur Doukha, et François-Michel Saada.

Les Juifs en Tunisie ne dépassent plus de nos jours le millier d'âmes, essentiellement regroupées dans l'île de Djerba et à Tunis.

C'est là que chaque année, contre vents et marées, se déroule, au printemps, le pèlerinage de Lag Baomer. En 2016, le président de la République tunisienne, Béji Caïd Essebsi, a reçu le président de l'Association de la Ghriba, Perez Trabelsi, pour s'assurer de la réussite de la fête et annoncer des mesures draconiennes de sécurité. Mais, il faut le reconnaître, le cœur n'y est plus vraiment.

Quelques notes d'optimisme peuvent être relevées de temps en en temps : en janvier 2016, l'ambassadeur de Tunisie en France, Mohamed Ali Chihi, a organisé, à l'ambassade de Tunisie, une rencontre œcuménique à laquelle ont participé plusieurs rabbins. Le mois suivant, la nomination en tant que ministre des Affaires étrangères de Tunisie de Khemaies Jhinaoui, qui avait représenté son pays comme ambassadeur en Israël, rappelait des temps meilleurs. Encore qu'en 2014, le ministre tunisien du Tourisme, qui s'était rendu en Israël, avait dû démissionner sous la pression de l'Assemblée nationale.

Tout cela fait que la petite communauté juive de Tunisie, un millier d'âmes, vit dans le doute. Longtemps rassemblée autour de Roger Bismuth, président de la communauté, décédé en octobre 2019, elle se fait discrète.

Le 23 octobre 2019, l'élection présidentielle a porté au pouvoir Kaïs Saïed qui s'est révélé être un anti-israélien virulent. Cela n'a pas empêché la présence, au sein du gouvernement tunisien de Youssef Chahed, entre 2018 et 2020, de René Trabelsi, créateur de l'agence de voyages First Royal Travel et fils du président de la communauté juive de Djerba, Perez Trabelsi, au poste de ministre du Tourisme. René Trabelsi aura été d'ailleurs le seul ministre de l'équipe sortante à conserver son poste ministériel dans le gouvernement de Habib Jemli. Hélas, il n'a pas été reconduit dans le gouvernement suivant dirigé par Elyes Fakhfakh.

Cela dit, pour l'essentiel, la Tunisie juive est désormais dans les mémoires et dans les livres, sur la palette chatoyante des peintres et aussi dans ces rues, qui, miraculeusement, de Paris à Marseille et de Jérusalem à Netanya, ont recréé le parfum du jasmin, de la menthe, du citron doux, des orangers, de la boukha (inventée, au XIX^{e} siècle, par Abraham Bokobsa !) et de la brise marine.

CHAPITRE 2

GALERIE DE PORTRAITS

Haï TAÏEB Lo Met
Le rabbin qui ne peut pas mourir

Le rabbin Haï Taïeb était rien moins qu'un original. Rien, dans sa vie, ne fut conforme aux canons de la profession. Et sa mort, tout aussi bien, le distingua de ses semblables.

Né à Tunis en 1760, il manifesta très tôt des dons pour l'étude des livres sacrés et se plongea avidement dans les mystères de la Cabbale dont il devint un grand spécialiste. Ses connaissances et son charisme firent de lui un dirigeant respecté de la communauté juive autochtone, les Touansas.

Toujours vêtu de vieux habits usés et rapiécés, portant des chaussures éculées et crottées, Haï Taïeb ne payait pas de mine. Ajoutez à cela un goût immodéré pour la boisson nationale, la « boukha », un alcool de figues semblable à de la vodka, qui en faisait un véritable pilier de bar, et vous aurez le portrait d'un rabbin qui ne laissait pas de surprendre les observateurs non avertis. Aux dires de certains, cet engouement pour les boissons fortes fut consécutif à une expérience malheureuse qui le traumatisa pour la durée de sa vie.

Haï Taïeb vivait avec sa mère, une femme un peu fruste, dans une habitation de la Hara, le quartier juif de la ville. Peu avant Pessah, la Pâque juive, comme dans tous les foyers juifs de Tunis, on s'affairait, on nettoyait, on chaulait. Ne voulant pas déroger à la coutume, la mère du rabbin demanda à son fils de libérer les lieux afin qu'elle puisse entreprendre son grand ménage. Cela tombait bien car Haï Taïeb devait précisément rencontrer le Grand rabbin de Tunisie, Messaoud Elfassy, pour régler des problèmes personnels.

Haï Taïeb à peine parti, sa mère se lance dans une mise en ordre effrénée. Rien ne résiste à sa volonté farouche de rangement et de nettoyage par le vide. Or, le rabbin, bien loin d'être soigneux et ordonné, avait l'habitude de laisser traîner, çà et là, dans le désordre le plus complet, les feuillets sur lesquels il notait ses remarques et commentaires qui feraient plus tard, espérait-il, l'objet d'une publication. Sa mère, malencontreusement, ne vit dans ces chiffons de papier que des brouillons sales et inutiles qu'elle s'empressa de livrer aux braises d'un « canoun », le réchaud à charbon de l'époque. En un rien de temps, toute l'œuvre d'Haï Taïeb partit en fumée. Seule échappa au brasero tunisien le manuscrit de son *Helev Hittim* (« Suc de froment »), ouvrage qui fut publié après sa mort, en 1896.

Face à cette catastrophe, Haï Taïeb, effondré, se réfugia dans la boisson et s'adonna à la boukha. Il sut néanmoins être un grand érudit et un dirigeant communautaire très écouté. Lorsqu'il meurt en 1836, un cortège funèbre de plusieurs milliers de personnes accompagne la dépouille à sa dernière demeure, au cimetière de l'avenue de Londres. Puis vint le moment de la fabrication de la pierre tombale du défunt. Le marbrier à qui l'on confia cette tâche inscrivit sur la plaque, conformément à l'usage : *« Ici repose le Grand rabbin Itzhak Haï Taïeb, mort* (« met », en hébreu) *le 19 kislev 1836 »*. Il n'avait pas fini, dit-on, de graver cette phrase que sa vue se brouilla et qu'il fut frappé de cécité. Le mystère se fit plus opaque lorsqu'au cimetière, d'une manière inexplicable, la pierre tombale, pourtant de bonne qualité, se fissura et éclata en morceaux. On en refit une semblable avec la même épitaphe. Quant au marbrier, il passait ses jours et ses nuits à invoquer la clémence divine. *« Qu'ai-je fait, ô mon D.ieu, pour mériter une telle calamité ? Pourquoi moi ? Comment vais-je subvenir à présent aux besoins de ma famille ? »*

Et voici qu'une nuit, Haï Taïeb lui apparut en songe. *« Tu demandes à D.ieu pourquoi tu es devenu aveugle ? »*

« Oui, Rabbi. Toi qui sais tout, dis-moi pourquoi ? »

« C'est que tu as commis une grave faute me concernant en rédigeant mon épitaphe ! »

« Une faute ? Mais je n'ai dit que la vérité ! »

« Mais tu as écrit le mot "met" à mon propos ! Ne sais-tu pas que l'ange de la Mort n'a aucune prise sur ceux qui ont voué leur vie à l'amour de D.ieu. Notre corps est inerte, mais nous demeurons toujours vivants ! Je ne suis pas mort parce que je ne peux pas mourir ! »

« Mais alors, que faire, Maître ? Que faire ? »

« Va au cimetière et fais graver le mot "lo" ("pas") devant "met" sur ma pierre tombale. Et tu retrouveras l'usage de tes yeux ».

Ce qui fut fait. Le marbrier recouvra la vue et Haï Taïeb, depuis, est connu sous le nom du rabbin *« Lo Met »* (« Qui n'est pas mort »).

Nessim SAMAMA
Un « Caïd » pour les Juifs de Tunisie

En Tunisie, au XVIII[e] siècle, les beys qui dirigent le pays prennent l'habitude d'installer des sortes de « Rois des Juifs » locaux désignés comme « caïds » juifs. Une famille a dominé tout particulièrement la « profession », celle des Samama, constituant une véritable dynastie de « caïds ». Parmi eux Samuel, Elihaou, Moché, Yacob Bichi, Yehouda, Yossef, Nathan, Moïse, Salomon dit Chloumou et, bien sûr, le héros de notre récit, Nessim Bishi.

C'est en 1805, à Tunis, au sein d'une famille juive très modeste, celle du rabbin Salomon Samama et de son épouse, née Aziza Krief, que naît le petit Nessim. On ne connaît pas grand-chose de son enfance mais on sait que, très jeune, Nessim Samama se lancera dans le commerce des tissus. Il tient une échoppe dans le quartier juif de la ville, la Hara. Polygame, il aura trois femmes, il a du mal à joindre les deux bouts car il doit entretenir ses épouses, son vieux père et son frère Nathan. Pourtant, un jour, la chance va lui sourire en la personne de l'un de ses clients, un haut dignitaire tunisien, le général Mahmoud Ben Mohammed Benaïad. Ébloui par la faconde et l'entregent du marchand de tissus, Benaïad propose à Nessim Samama d'entrer à son service. Sans hésitation, Nessim Samama saisit l'opportunité qui lui est offerte et, par la plus petite des portes, celle de domestique d'un général, il pénètre dans la cour du souverain, le bey de Tunis. Très vite, son statut s'améliore et, de factotum, il devient caissier, gérant les avoirs de Benaïad et de son associé, le ministre des Finances, Mohammed Khaznadar. Grâce à Nessim Samama, les deux hommes amassent une fortune considérable qui est, pour une bonne partie et par prudence, placée en Europe.

Juin 1852. Nessim a 47 ans. C'est un tournant. Benaïad, qui prend peur de l'ambiance qui règne au palais, s'enfuit à Paris avant de s'installer à Istanbul. Nessim ne perd pas au change. Khaznadar, de son vrai nom Georges Kalkias Stavelakis, un Grec converti à l'islam qui a été ministre sous cinq beys successifs et qui, désormais Premier ministre et Conseiller d'État, détient un énorme pouvoir, le prend à son service. Le voilà promu trésorier contrôleur général des finances du royaume. Grâce à ses relations et à son entregent, Nessim Samama, par le biais des commissions qu'il perçoit dans toutes sortes d'affaires, se trouve à la tête d'une immense fortune.

En 1859, grâce à l'entremise du consul de France, Léon Roches, Nessim Samama est nommé « Caïd des Juifs ». Après la réussite financière, c'est la consécration « politique ». Dès lors, il va manifester à l'égard de sa communauté une libéralité sans failles, mariant les jeunes filles pauvres, secourant les indigents, dispensant sans compter les aides les plus diverses. Il se découvre une vocation de mécène du livre hébraïque et contribue à la publication de dizaines d'ouvrages en hébreu qui sont édités à Livourne, à Paris et même à Jérusalem.

En 1860, Nessim Samama, nommé directeur des finances tunisiennes, est un quasi ministre. Il se fait construire un « palais » dans le quartier juif et une synagogue porte désormais son nom ainsi qu'une riche bibliothèque. Dans le « Palais Samama » qui, plus tard, abritera l'école de l'Alliance Israélite Universelle, de belles réceptions mondaines sont données auxquelles sont conviés les consuls en poste à Tunis. Artisan du rapprochement entre la France et la Tunisie, Nessim Samama accompagne le bey à Alger en septembre 1860 à la rencontre de l'empereur Napoléon III et de son épouse, Eugénie.

En 1864, prudent comme le fut en son temps Benaïad, Nessim Samama choisit de quitter la Tunisie sans esprit de retour. Il s'installe à Paris, au 47, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à quelques mètres du Palais de l'Élysée actuel. L'ancien « Caïd des Juifs » y mène un train de vie fastueux.

En 1870, le conflit franco-allemand l'incite à rejoindre Livourne. C'est là qu'il meurt le 24 janvier 1873. Confié à Adolphe Crémieux, son testament donnera lieu à de nombreux procès.

Plus tard, des rabbins consacreront des élégies et des poèmes à la gloire de Nessim Samama. Ils sont encore dans la mémoire des Juifs originaires de Tunisie.

Albert SAMAMA
Le prince de Chikly

C'était un Juif de Tunisie et c'était aussi un prince ! Rarement, dans l'Histoire, un personnage aura été aussi éclectique qu'Albert Samama : cinéaste, photographe, journaliste, marin, cycliste, organisateur de spectacles, peintre, inventeur... Ce touche-à-tout génial aura marqué son siècle. En Tunisie, il continue, bien qu'il ait été de nationalité française, à être considéré comme un véritable héros national.

C'est à Tunis qu'est né, le 24 janvier 1872, Albert Samama. Il est le fils de David Abraham Samama, banquier et ami du bey qui, après avoir dirigé à Marseille la Société Marseillaise de Crédit, est retourné définitivement dans son pays natal, et d'Henriette Greggo. Descendant de la famille du fameux Caïd Nessim Samama, David Samama est une personnalité qui compte dans la Régence. Il a acquis la nationalité française en s'attirant les bonnes grâces de Napoléon III à qui il a offert un magnifique pur-sang arabe.

Le jeune Albert est inscrit au collège Saint-Louis de Carthage puis au lycée Saint-Charles, le futur lycée Carnot, avant d'être placé chez les Jésuites à Marseille.

Très vite, le jeune homme dévoile son caractère intrépide et aventureux. Il ne supporte pas d'être loin des siens et, avec un camarade, il entreprend de rentrer en Tunisie sur une barque de pêcheur. Il met douze jours pour atteindre le port de La Goulette.

Il n'a que seize ans lorsque son père meurt. Albert, contre l'avis de sa famille, abandonne les études et décide de devenir marin. Le voilà élève-officier dans la marine marchande, pilotin, comme on disait à l'époque, en direction des Antilles puis, à bord du voilier français *L'Horizon*, il parcourt le monde, de Hambourg à l'Australie. Il double par deux fois le Cap Horn. De retour à Tunis, il se découvre une nouvelle passion : la bicyclette. Et c'est à vélo qu'il va parcourir l'Algérie, appareil photographique en bandoulière. Il poussera jusqu'à l'oasis de Touggourt à 660 km au sud-est d'Alger. Invité à une partie de chasse à Guelma, à 150 km de la frontière tunisienne, il sera grièvement blessé par un sanglier.

Nous sommes en 1900. Il y a quelques années, le physicien allemand Wilhelm Roentgen a découvert les rayons X. C'est une invention totalement inconnue à Tunis. Profitant de la fortune familiale, Albert Samama se procure, à prix d'or, des instruments et monte le premier laboratoire de radiographie en Tunisie, au 13, de la rue Sidi-Sifiane, à Tunis. Il propose dans son « hôpital », des « *opérations gratuites pour les pauvres* ». Il sera le premier, également, à introduire la T.S.F. en Tunisie. Il installera son récepteur dans une île au large de Tunis, jadis acquise par son père, l'île de Chikly. Toujours à l'affût des nouveautés technologiques, Albert Samama sera l'un des premiers habitants de Tunis à posséder une voiture et à tâter de l'aviation. Plus tard, il tentera de mettre au point un sous-marin.

Mais c'est au cinéma que son nom va être attaché pour la postérité. La découverte des frères Lumière, en 1895, est, pour lui, une révélation. Dès 1896, il organise les premières projections cinématographiques publiques en Tunisie. C'est le « Cinemato Chikly ». Il va se révéler un cinéaste infatigable, n'hésitant pas, pour filmer, à utiliser des montgolfières. Il filme aussi des sujets scientifiques comme le comportement des animaux ou encore les phénomènes astronomiques.

Reporter cinéaste, il parcourt la Tunisie de long en large. Il s'est déclaré « prince de Chikly » et s'attribue désormais le patronyme de Samama Chikly. Parlant le français, l'arabe, l'italien, l'anglais et même un peu de russe et d'allemand, ami du prince héritier Mohamed El Habib Bey, il multipliera les reportages en Tunisie, en France et ailleurs, en Libye notamment lors de la guerre en Tripolitaine. Il trouve cependant le temps de se marier avec une Italienne catholique qui se destinait à entrer dans les ordres, Blanche Ferrero. De cette union naîtra leur unique fille, Haydée.

Lorsque la guerre éclate, en 1914, Albert Samama Chikly a quarante-deux ans. Trop âgé pour être appelé. Qu'à cela ne tienne ! Il se fait engager au sein de la section photographique de l'armée française. En 1916, il est à Verdun. Son courage n'a d'égal que sa volonté farouche de témoigner. En avril 1917, il est cité à l'ordre de l'État-Major de la 2e Armée. Plus tard, il obtiendra la médaille militaire. Revenu à Tunis après la guerre, il se consacre entièrement au reportage avant de se lancer dans un genre nouveau : le cinéma de fiction. Alors que Charlie Chaplin vient de réaliser *Le Kid* et que Murnau offre au public *Nosferatu le Vampire*, Albert Samama Chikly tourne *Zohra* avec comme actrice principale sa fille, Haydée. La consécration viendra en 1924 avec *Aïn El Ghazel ou La Fille de Carthage* avec toujours, dans le premier rôle, Haydée Samama Chikly.

La vie trépidante d'Albert Samama Chikly aura son pendant négatif : d'une part, il dilapidera la fortune familiale et, d'autre part, son épouse le quittera. Fumeur invétéré, il mourra d'un cancer du poumon, en 1934. Sa femme et sa fille se sont converties à l'islam. Devenue professeur de lettres, Haydée Samama Chikly a épousé un Tunisien musulman, Khellil Tamzali, adoptant le nouveau prénom de Zohra. Elle est morte le 20 août 1998.

Albert Samama Chikly repose au cimetière juif du Borgel, à Tunis.

Albert BRAÏTOU-SALA
Le peintre des années folles

Les Juifs de Tunisie peuvent s'enorgueillir d'avoir donné au monde quelques grands peintres de renommée internationale tels Maurice Bismouth (1891-1965), Jules Lellouche (1903-1963), Mosès Lévy (1885-1968), Henri Saada (1906-1976) ou encore David Junès (1871-1938). Mais aucun de ces grands maîtres n'aura connu la véritable gloire qui fut celle d'Albert Braïtou-Sala. Le chineur, qui, de nos jours, se prend à fouiller les étals des foires et brocantes où l'on propose de vieux numéros de *L'Illustration* sera surpris de voir le nombre de Salons auquel Braïtou-Sala a participé dans les années trente et par le nombre de reproductions de ses œuvres que l'on peut y retrouver. Ce portraitiste de génie fut la coqueluche du Tout-Paris et chacun, grands de la noblesse et de la bourgeoisie ou vedettes du spectacle, tenait absolument à être fixé par lui pour l'éternité. En 1988, la ville de L'Isle-sur-la-Sorgue lui a consacré une belle rétrospective suivie, un an plus tard, par Avignon qui a accueilli ses œuvres au palais des Papes. En janvier 1990, ce fut au tour de la ville de Riom d'organiser une grande exposition intitulée « Braïtou-Sala, peintre des années folles ».

C'est à La Goulette, petite station balnéaire des environs de Tunis, rue de Jérusalem, qu'Albert Sala voit le jour le 16 février 1885. Il est le fils de Moïse Sala et de Mélanie Samama. La famille, bien que très occidentalisée, cède à la tradition qui veut que soit accolé au prénom bien français du nouveau-né un prénom judéo-arabe. La panoplie des prénoms masculins est à l'époque on ne peut plus savoureuse : Kiki, Lalou, Gagou… On se décide pour Braïtou.

Très jeune, Albert Braïtou Sala est inscrit dans un établissement catholique tenu par les Pères Blancs de Carthage. C'est là qu'il découvrira sa vocation artistique.

1899. C'est le drame. Moïse Sala meurt. Mélanie Sala et ses six enfants se retrouvent démunis. Albert a quinze ans. Il quitte l'école pour être engagé comme commis boulanger puis comme encaisseur dans un grand magasin. Par chance, son directeur est féru d'art. Il ne tarde pas à réaliser que son jeune employé a du talent et lui octroie des heures de liberté afin qu'il puisse suivre les cours de l'École de Peinture de Tunisie. Là, il a pour maître Maurice Bismouth. Il économise sou par sou pour s'acheter crayons, pinceaux, gouaches et toiles. Et comme il lui faut des modèles, ses sœurs vont jouer ce rôle.

1901. Albert Braïtou décide de rejoindre Paris et entre à l'Académie Julian où enseignent Déchenaud et Laurens.

Peu à peu Albert laisse la place à Braïtou-Sala avec un tiret, un peintre qui commence à être remarqué. En 1912, il épouse Marie-Jeanne Trottier qui donnera naissance à un petit Moïse-Émile. Trois ans plus tard, c'est la famille Sala, au grand complet, qui rejoint Albert. Juste à temps pour le voir, en 1916, couronné meilleur portraitiste par l'Académie Julian. Dès lors les récompenses vont se succéder. Médaille d'argent du Salon des Artistes Français, Braïtou-Sala multiplie les expositions. Il est choyé et courtisé, devient même membre du jury du Salon. C'est à un ami, Alex Johanidès, archiviste à la Comédie Française, qu'il doit d'être introduit dans la haute société : bourgeoisie et monde politique. Sa sympathie naturelle et son entregent font que, rapidement, les commandes affluent. On se bouscule dans son atelier du Champ-de-Mars puis à celui de Neuilly-sur-Seine. Voici Marthe Chenal, de l'Opéra, Madame Paul-Louis Weiller, Miss Europe 1932, la princesse Godefroy de la Tour d'Auvergne. Ou encore, Elena Olmazu, Renée de Cuverville, Régina Camier, Sir William et Lady Garthwaite.

Braïtou-Sala, que le président de la République, Albert Lebrun, invite désormais à sa table, expose à Pittsburgh puis à La Haye aux côtés de Picasso, Rouault, Dufy, Braque, Chagall, Utrillo, Matisse et Derain.

1940. L'Occupation et la Shoah. Cinq de ses plus proches parents sont arrêtés et déportés à Auschwitz où ils sont assassinés. L'artiste choisit de se retirer chez les Bénédictins à l'abbaye de La Source.

1946. Sa vue baisse. Décollement de la rétine. Son œuvre prend une autre orientation : féminité et nus.

Dans les années soixante, Albert et Marie-Jeanne rejoignent le sud de la France : Aix-en-Provence puis Arles. C'est là que s'est éteint, le 29 septembre 1972, le peintre des années folles.

Habiba Msika
L'Oiseau de feu

1900. La Belle Époque. Au tournant du siècle, naît à Tunis, dans le quartier populaire de Bab-Souika, au sein d'une modeste famille juive, Marguerite Msika, qui allait devenir « Habibat El Khul », « L'aimée de tous », célèbre, adulée puis longtemps pleurée et qui, aujourd'hui encore, fait rêver et chanter jeunes et vieux en Afrique du Nord, en Orient et ailleurs.

Orpheline dès l'enfance, la petite est recueillie par une tante éloignée, Leïla Sfez, alors l'une des chanteuses les plus en vue de la Régence.

À douze ans, Marguerite Msika est une superbe brunette aux yeux de braise et à l'élégance raffinée que la danse attire et que la musique passionne. Mais quand sa tante lui demande : « *Que veux-tu faire plus tard, ma chérie ?* », la réponse est sans ambages : « *Je serais tragédienne* ». Et Habiba se lance. Incapable de lire l'arabe, mais douée d'une mémoire exceptionnelle, elle se produit dans des « mikhanas » beuglants mal famés, cafés-concerts de bas étage, de la Hara, le quartier juif. Dans la lignée des grandes vedettes juives de la chanson tunisienne : Fritna Darmon, les sœurs Chemama ou Cheikh El Afrit, sa notoriété va grandissant. Des groupes de fans se créent spontanément. Jeunes et riches dandys, on les surnomme « Asker Ellil », « Les soldats de la nuit ». Ils se veulent les serviteurs dévoués de Habiba Msika et occupent systématiquement le premier rang des salles où se produit leur idole, lui prodiguant conseils et encouragements.

Assistant en 1925 à une soirée au « Saf-Saf » de La Marsa, station balnéaire réputée dans les environs de Tunis, l'historien Slaheddine Tlatli note avec émotion : « *Le clou de la soirée était une jeune artiste, Habiba Msika. C'était un véritable prodige, un tourbillon de rythme, de cadences et de spirales musicales qui vous enlevait peu à peu à vous-même pour vous mener sur des cimes enchanteresses… À chacun de ces interminables et plaintifs appels à la « ya lilli » (« Ô ma nuit »), répondait comme une vague de fond, un immense soupir gémi par des centaines de poitrines oppressées. La voix veloutée, envoutante, ensorceleuse de Habiba Msika avait pris au lasso les cœurs… puis sa chanson d'adieu, un air nouveau, souleva dès les premières paroles un enthousiasme délirant : « Baladi, ya baladi* » (« *Mon pays, ô mon pays* »). *Ce qu'exaltait à présent notre chanteuse, ce n'était plus la mer, ni l'école, ni l'amour, mais la patrie, notre patrie, cette patrie tunisienne que des forces obscures étouffaient, dont nul n'osait parler au grand jour… « Baladi tounsia ou fiha el horria » (« Mon pays est la Tunisie où se trouve la liberté »). Ce n'était plus un triomphe mais une apothéose. Tous les bouquets de jasmin des spectateurs avaient depuis longtemps inondé la scène… La petite juive tunisienne qui claironnait ainsi ce mot tabou dans un pays placé, depuis le traité du Bardo du 12 mai 1881, sous l'autorité de la France, prenait des dimensions d'une sorte de héros national* ».

Mohammed Bourguiba, dont le frère, Habib, deviendra le « Commandant suprême » de la Tunisie indépendante, dirigeait alors une troupe de théâtre, Chahama El Arabia. Il engagea Habiba qui joua alors dans *Saladin*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Hamlet*, *Othello* et *Le Bossu*. Mais c'est dans *L'Aiglon* qu'Habiba Msika connut véritablement la gloire et défraya littéralement la chronique.

À l'époque, la tradition musulmane imposait que les rôles féminins au théâtre soient tenus par des jeunes gens. Contre vents et marées, Habiba Msika décide de tenir un rôle masculin dans la pièce de Rostand. « *À 75 ans et alors qu'elle avait une jambe de bois, Sarah Bernhardt jouait bien les vierges effarouchées* », lançait-elle en guise de plaidoyer.

Tunis, Paris, Nice, Biarritz, Deauville, Monte-Carlo, Berlin. La beauté et le succès d'Habiba n'allèrent pas sans lui attirer les prétendants les plus divers. Parmi eux, Éliahou Mimouni, riche septuagénaire juif de Testour, qui l'inonda de présents et se couvrit de ridicule. Habiba avait le cœur ailleurs, préférant la compagnie de ses jeunes fans et de son « fiancé de France », Raoul Merle, à celle de ce vieil amoureux.

Éliahou Mimouni ne résista pas à la folie meurtrière qu'entraîna sa jalousie morbide. Le jeudi 20 février 1930, il pénétra par effraction au domicile tunisois de Habiba, rue de Bône, aspergea d'essence la chanteuse endormie et mit le feu. Horriblement brûlée et mutilée, Habiba Msika succomba au petit matin. Elle n'avait pas encore trente ans. Le poète juif Bishi Slama composa à sa mémoire une complainte, *Souzat Habiba*, et on raconte que le Ramadan fut interrompu pour permettre au peuple de pleurer son héroïne et de l'accompagner à sa dernière demeure, le cimetière juif du Borgel.

Young Perez
De Tunis à Auschwitz

C'est à Tunis, le 18 octobre 1911, dans une venelle de la Hara, le quartier où, de Sidi Mardoum à Sidi Bou Hadid, s'entassait, dans des oukalas, chambres rudimentaires louées à la semaine, le petit peuple juif, que naît Victor Perez dit « Younghi », fils d'Edmond et futur champion du monde.

La boxe est alors un sport très populaire en Afrique du Nord et nombreux sont ceux, Musulmans ou Juifs, qui peuvent, par le biais d'un combat gagné ou disputé avec brio, être remarqués par un entraîneur parisien et sortir du rang.

Victor Perez est de ceux-là. La boxe l'attire très tôt. Elle lui permet de quitter le ghetto pour aller s'entraîner en ville européenne. Il pratique assidûment la salle « Kiki Boccara » dans le quartier Lafayette, la salle « Joë Guez », rue de la Loire, ou encore le « Boxing Club » de l'avenue de Londres. Il a seize ans quand l'entraîneur parisien en vue, Léon Bellières, de passage à Tunis, le remarque. Il lui raconte Paris, la « Ville Lumière », les grands combats en perspective et lui fait miroiter les bourses conséquentes, la gloire et la fortune. Victor est enthousiaste. Ses parents beaucoup moins. Ils tentent d'amadouer Léon Bellières.

- C'est très loin, Paris, pour mon fils. Il y fait froid et il va prendre des coups avec cette boxe. Et qui va le soigner et lui cuisiner les bons petits plats dont il raffole ?

- Mais, chère Madame, cher Monsieur, n'ayez crainte. Je serai là moi ! Et puis, votre fils, il a l'étoffe d'un champion. Il gagnera beaucoup d'argent ! C'est pas un bon projet, çà !

Après avoir livré son premier match professionnel en catégorie poids-mouches, le 4 février 1928, face à Bob Zerbib, Victor Perez quitte Tunis pour la France. Ainsi apparaît sur la scène pugilistique le poids mouche Young Perez qui va faire les beaux jours du club situé au 22, rue Mazagran dans le 9e arrondissement de Paris. Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour connaître le succès et, le 8 février 1930, le voilà champion de France, un titre qu'il obtient en battant Kid Oliva. Il le sera à nouveau le 11 juin 1931, en battant aux points Valentin Angelman.

Entraîné par Joë Guez et managé par Léon Bellières, Young Perez va livrer 133 combats. Il en gagnera 92, en perdra 26 et fera 15 matchs nuls.

C'est le 26 octobre 1931, à New York, que Young Perez va connaître la gloire. Il met K.O. l'Italo-Américain Frankie Gennaro et endosse la ceinture de champion du monde des poids mouches.

Á Tunis, surtout dans le quartier de la Hara, la nouvelle de la victoire de l'enfant du pays fait l'effet d'une bombe. C'est le délire. « *On a ga-gné, on a ga-gné...* ». Les Juifs du ghetto se sentent des ailes. Comme si l'aura d'un seul rejaillissait sur toute la communauté. Le nom de Young est sur toutes les lèvres. On compose une chanson à sa gloire : *Être Tunisien, mon vieux.* Le champion entreprend alors une tournée triomphale en Afrique du Nord : Oran, Alger, Casablanca et enfin, Tunis. Partout, l'accueil est enthousiaste. On veut toucher le héros. Les cadeaux et les souvenirs les plus hétéroclites s'amoncellent dans les chambres d'hôtel transformées en lieux de pèlerinage. Pendant un an, Younghi sera la véritable coqueluche du public parisien.

Mais le bonheur ne dure pas. Le 31 octobre 1932, à Manchester, battu par Jackie Brown, il perd son titre. Et comme un malheur ne vient jamais seul, voilà qu'en janvier 1933, dans la revue *Boxe*, organe officiel hebdomadaire des rings, Maurice Leroy lance un pavé dans la mare qui provoque une véritable polémique sur fond d'embrouillaminis. On vient de découvrir que Young Perez n'est pas français. En effet, le champion est de nationalité tunisienne. Nul, jusqu'ici, ne s'était soucié de ces détails d'état-civil. Pas même le président de la Fédération Française de Boxe, M. Pujol. On se trouve face à un casse-tête inédit car si Perez n'était pas français, il ne pouvait prétendre au titre de champion de France, ni représenter ce pays face à Gennaro. Ou encore perdre son titre face à Brown. L'affaire, on l'imagine, fit grand bruit, mais fut finalement étouffée.

L'étoile de Young Perez commença à décliner. De combats perdus en problèmes personnels, il fut littéralement usé. Sa carrière professionnelle prendra fin le 7 décembre 1938 à Paris, lors d'un combat contre Fortunato Ortega.

Arrêté le 21 septembre 1943 à Paris, Young Perez est interné à Drancy. Il a été déporté à Auschwitz le 7 octobre 1943 par le convoi n°60. Il arrivera au camp de la mort le 10 octobre 1943. Repéré, il sera obligé de livrer des combats contre des adversaires beaucoup plus lourds et en meilleure santé. Malgré les mauvais traitements, il réussit à survivre jusqu'à l'évacuation du camp par les Allemands le 18 janvier 1945 mais sera, hélas, abattu quatre jours plus tard, le 22 janvier 1945 lors de la terrible Marche de la Mort.

Á l'initiative, notamment, de Serge Klarsfeld, une plaque commémorative à la mémoire de Young Perez a été apposée dans les locaux de l'INSEP, l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance. Le 26 janvier 2012, au Mémorial de la Shoah, à Paris, un hommage solennel a été rendu à ce grand champion.

Max Guedj
L'as des as de l'aviation française

Les passionnés d'aviation et, d'une manière plus générale, les historiens du judaïsme, se demandent souvent pourquoi Max Guedj, grand héros des Forces Françaises Libres, l'un des pilotes de guerre les plus doués de sa génération, dont Pierre Clostermann dit, dans *Feux du Ciel,* qu'il était « *le plus grand de tous les as de l'aviation française 1939-1945* » est si peu connu ? Peut-être, pour l'essentiel, parce qu'il combattit au sein de la Royal Air Force britannique. De nos jours, la France lui a donné la place qu'il méritait au panthéon des héros disparus. Depuis le 9 juin 1995, la base de l'École des Officiers de Réserve de l'Armée de l'Air, à Évreux, porte le nom de Max Guedj et, le 15 janvier 2001, dans le 15e arrondissement de Paris, a été inaugurée l'esplanade Max Guedj en présence de la veuve de l'aviateur, Maria, et de sa fille, Sarah Dars-Guedj. Pierre Clostermann était à leurs côtés.

8 juin 1913, Sousse, en Tunisie. Pour maître Félix Guedj et pour sa très jeune épouse, née Gilberte Sultan, 19 ans, c'est le plus beau jour de leur vie. Un fils leur est né qu'ils prénomment Maurice Jean Max. Une enfance heureuse dans une ambiance familiale chaleureuse. Très tôt, le bâtonnier Guedj est persuadé que son fils prendra sa suite et qu'il sera, comme lui, un homme de loi. Et Max, effectivement, suit les traces de son père. Des études à Casablanca, au Maroc, où Félix Guedj a ouvert un cabinet, puis à Paris, au lycée Janson de Sailly. La faculté de droit, enfin. Dès qu'il en a l'occasion, Max voyage : Russie, Allemagne, Turquie. Réservé sans être timide, il sait se faire de nombreux amis. C'est en effectuant son service militaire à la base aérienne de Frescaty, près de Metz, qu'il se découvre une passion sans bornes pour l'aviation. De retour à Casablanca, il s'inscrit tout à la fois au barreau – il sera docteur en droit – et à l'aéro-club local. Il obtient son brevet de pilote civil en 1938.

Septembre 1938. C'est la mobilisation. Pour Max, bien qu'il se soit récemment marié, il n'y a pas l'ombre d'un doute : il servira dans l'aviation. Hélas, une déception l'attend. Il se retrouve chez les zouaves, unité de l'Armée d'Afrique et, lorsque survient l'armistice, il est sergent de tirailleurs, chef de la D.C.A. dans un village marocain. Farouchement opposé à l'arrêt des hostilités, Max Guedj est décidé à poursuivre le combat. Pour parvenir à ses fins, il concocte un faux dossier d'une affaire à plaider à Tanger. Et c'est ainsi que par Gibraltar, Lisbonne et Bristol, il rejoint les rangs de la France Libre à Londres, le 26 septembre 1940, laissant au Maroc son épouse et leur petite fille. Sa pratique courante de l'anglais lui permet une intégration rapide dans l'École de la R.A.F. Là, il est l'élève d'Édouard Pinot, l'ancien mécanicien du légendaire Guynemer. Après un passage dans un centre de perfectionnement, Max Guedj obtient enfin ses « ailes », le brevet de pilote de la R.A.F.

Le 25 février 1942, il est affecté à une unité combattante, le Squadron 248 du Coastal Command, escadron prestigieux. Désormais, le « Wing Commander Maurice » ne va pas cesser de se distinguer. Infatigable, il multiplie les sorties et les risques. Ses cent cinquante missions se traduisent par de sévères pertes pour l'ennemi allemand. Le 17 mai 1942, il participe à l'attaque du croiseur lourd *Prinz Eugen* qui, après avoir été endommagé en mer du Nord, cherchait à rejoindre l'Allemagne, protégé par six torpilleurs.

Malgré le feu nourri et la mort de son coéquipier, Max Guedj repart constamment à l'attaque, rentrant enfin à sa base sur un véritable débris volant. Cet exploit lui vaut la Distinguished Flying Cross. Mais, tandis qu'il combat, de terribles nouvelles lui parviennent du Maroc. Son père a été arrêté pour avoir aidé des Français à se rendre en Angleterre. Interné à Kénitra, près de Rabat, en juillet 1942, il est assassiné en prison en octobre. La conviction de Max dans la justesse de son combat contre le nazisme s'en trouve renforcée. Le 10 mars 1943, il intercepte, dans le golfe de Gascogne, un Junkers 88. Échange de tirs. Guedj est blessé à la tête et aux jambes. Il serre les dents et vise : le Junkers est abattu. Moteur en flammes, hélice coincée, poste de pilotage en fumée, vitesse à la limite du décrochage. Comme à l'accoutumée, Guedj tient à ramener son Beaufighter à la base et réussit cette gageure. Il est le premier Français à recevoir le Distinguished Service Order britannique.

Le 15 janvier 1945, près des côtes de Norvège, il est le leader d'un groupe de Mosquitos, avions de tractage de cibles. Attaqué par douze Focke-Wulf, il est abattu. Max Guedj, Commandant Maurice pour les Anglais, l'« indestructible », était arrivé au bout de sa course. Les restes du petit Juif de Sousse, calcinés, étaient éparpillés à jamais dans les eaux glaciales d'Ofot Fjord. « *Pauvre grand Max,* écrira Clostermann, *s'il avait pu savoir que sa mère et sa fille seraient expulsées en 1946 de chez elles ! S'il avait su que la restitution de leurs biens, fruit de vingt ans de travail de son père, pillés à la faveur d'abjectes lois raciales imposées par l'ennemi, leur serait refusée par la justice de la France... ».*

La France l'a honoré en lui attribuant à titre posthume la Légion d'Honneur, la Croix de guerre avec palmes et la Croix de la Libération.

David GALULA
Le Clausewitz de la contre-insurrection

De nos jours, aux États-Unis, David Galula est considéré comme le plus grand expert de l'époque moderne en matière de stratégie militaire. Le général américain David H. Petraeus, qui commanda la Force internationale d'assistance et de sécurité en Afghanistan, affirme à propos de son étude théorique : *« On peut dire de l'ouvrage de Galula qu'il est à la fois le plus grand et le seul grand livre jamais écrit sur la guerre non conventionnelle. L'œuvre et la carrière de Galula sont d'autant plus actuelles et importantes que cette forme de conflit a de sérieuses chances de dominer l'actualité du XXIe siècle »*. Qui donc était David Galula ?

C'est à Sfax, à l'est de la Tunisie, que David Galula voit le jour le 10 janvier 1919 au sein d'une famille juive de riches commerçants. Fils d'Albert Galula et de Julie Cohen, il est le seul garçon dans une famille qui compte par ailleurs six filles. Comme c'est la coutume dans le monde juif on lui a donné à la naissance le prénom de son grand-père paternel, producteur réputé d'huile d'olive et dirigeant de la communauté juive locale. Se référant à l'existence d'une bourgade du nom de Galula à la frontière tuniso-libyenne, les Galula considéraient qu'ils étaient des descendants de Berbères judaïsés. À la maison, d'ailleurs, on s'exprimait encore en judéo-arabe peu avant la naissance de David. La culture occidentale, introduite avec la colonisation française en 1881 et qui se développe fortement en milieu juif, va changer rapidement les mentalités. Julie Cohen et ses quatre sœurs, tout comme Albert Galula et ses frères, fréquenteront l'école et le lycée français. Tout naturellement donc, en octobre 1924, Albert Galula sollicite et obtient, pour lui et sa famille, la nationalité française. À la suite de problèmes dans ses affaires et d'un revers de fortune, Albert Galula décide de quitter la Tunisie pour le Maroc. La famille se retrouve à Casablanca. David Galula est inscrit au lycée Lyautey. Il y obtiendra son baccalauréat.

Au moment où il prépare son baccalauréat, David Galula, en s'interrogeant sur la carrière qu'il voudrait entreprendre, commence à songer à l'armée. L'une de ses tantes maternelles, Mathilde, avait épousé un officier, le colonel Albert Pastier que David admirait. Dès lors, il ne rêve plus que d'intégrer la prestigieuse école de Saint-Cyr. C'est à Limoges, où il rejoint sa tante et son mari militaire, qu'il préparera l'examen d'entrée à Saint-Cyr. Lui qui n'avait pas été un élève brillant au lycée, préférant l'équitation et la natation aux matières scolaires, va se révéler un excellent Saint-Cyrien. Il appartient à la promotion n°126 dite « de l'Amitié Franco-Britannique de 1939-1940 ». Il décroche son diplôme final d'études au moment même où la Seconde Guerre mondiale est déclarée. Après la signature, le 22 juin 1940, de l'Armistice, il est rappelé à Aix-en-Provence pour y achever sa formation. C'était, hélas, sans compter sur les lois scélérates du gouvernement de Vichy. En application du Statut de Vichy, il est rayé des cadres de l'armée en 1941. Pour le soustraire aux nazis, le gouvernement français, comme il le fera d'ailleurs pour de nombreux officiers juifs, l'envoie comme agent de renseignement à Tanger, au Maroc, sous couvert d'un emploi fictif chez un cousin. Lorsque Casablanca tombe aux mains des Alliés en novembre 1942, David Galula rejoint les Forces Françaises Libres par le canal du 45e bataillon d'infanterie coloniale. Aux côtés du général de Lattre de Tassigny, il participe activement à la Libération de la France, notamment à Toulon. Il est blessé lors des combats à l'île d'Elbe.

Dans ce parcours déjà riche, Galula a la chance de rencontrer le colonel Jacques Guillermaz et de servir sous ses ordres. Guillermaz le prend en sympathie et lui propose de l'accompagner en Chine où il vient d'être nommé attaché militaire à l'ambassade de France à Pékin. Nous sommes en 1945. Galula se lance à corps perdu dans l'étude de la langue chinoise qu'il finit par parler correctement, se lie d'amitié avec des dirigeants chinois et étudie en profondeur la stratégie et les méthodes de Mao Tsé-Toung et du communisme. C'est là, certainement, que, persuadé que l'insurrection n'est pas une fatalité et qu'on peut la combattre par des moyens politiques, sociaux et économiques, il élabore les premiers éléments de ce qui deviendra son œuvre maîtresse. Imprudent, il se lance dans une excursion solitaire en 1947, est capturé par les troupes communistes et ne sera relâché que grâce à une intervention de la mission Marschall américaine.

C'est lors d'une réception à Nankin, capitale du régime chinois de Chiang Kai-Shek, le 16 septembre 1948, que David Galula fait la connaissance de celle qui va devenir sa femme, Ruth Morgan, employée au Département d'État américain. Compte tenu des réglementations militaires strictes, David et Ruth devront attendre novembre 1949 pour se marier.

La carrière militaire de Galula va être aussi passionnante que diversifiée, mais, partout, il tire des enseignements pour la rédaction de son futur traité. Après la Chine, Galula découvre la Grèce et Salonique où il est nommé observateur des Nations unies lors de la guerre des Balkans. Il observe avec attention la guerre civile grecque (1946-1949). Puis, de juin 1951 à février 1956, Galula est attaché militaire à Hong-Kong. Aux Philippines où il est de passage, il peut encore étudier sur le terrain la question de la contre-insurrection qui le passionne. La défaite française de Dien Bien Phu en mai 1954 le traumatise car nombre de ses camarades de promotion y trouveront la mort.

Puis c'est le retour en Afrique du Nord avec la guerre d'Algérie. De 1956 à 1958, il commande une compagnie d'infanterie,

appliquant dans le secteur du Djebel Aïssa Mimoun, en Kabylie puis à Bourj Menaiel, ses théories qui tiennent en huit points, considérant, contrairement au fameux Roger Trinquier, farouche adepte de la torture, que c'est par l'action psychologique et le contact étroit avec la population qu'on parvient à briser les insurrections et à pacifier les pays et les peuples.

En 1959, David Galula, désormais lieutenant-colonel, rejoint le « Deuxième Bureau » de l'état-major à Paris. La même année, David et Ruth adoptent un enfant, Daniel, né le 21 avril. Entre 1960 et 1963, Galula va beaucoup voyager aux États-Unis. En 1962, il demande un congé sans solde et, grâce à l'entremise du général William Westmoreland, s'inscrit comme chercheur associé à l'université de Harvard auprès d'Henry Kissinger dont il deviendra l'ami. Retour en France, en 1964, où Galula travaille désormais chez Thomson-Houston. La famille s'installe à Savigny-sur-Orge puis à Arpajon. Décidément instable, David Galula accepte en 1966 un poste à Londres au sein de l'Otan. Victime de troubles digestifs répétés, David Galula, alors qu'il est à Paris, est hospitalisé à l'Hôpital Américain de Neuilly le 1er avril 1967. Atteint d'un cancer des poumons, il décédera le 11 mai. Il avait 48 ans. Il est enterré au cimetière de La Norville dans l'Essonne. Ruth Morgan-Galula est décédée, elle, le 24 avril 2011.

Georges WOLINSKI
Le caricaturiste assassiné

Caricaturiste de renom, pilier de l'emblématique revue *Hara-Kiri*, créateur du « Roi des Cons », rédacteur en chef de *Charlie Hebdo* de 1970 à 1981, collaborateur notamment de *L'Humanité*, du *Nouvel Observateur* comme de *Paris-Match*, Georges Wolinski aura été une figure incontournable du dessin humoristique. Il a été assassiné le 7 janvier 2015 lors de l'attaque sanglante contre les bureaux de *Charlie Hebdo* à Paris. Il avait 80 ans.

Retour sur une carrière hors du commun.

C'est à Tunis, le 28 juin 1934, que le petit Georges Wolinski voit le jour. Fils d'un Juif originaire de Pologne, comme il y en avait alors quelques-uns en Tunisie, Sygfried Wolinski, ferronnier d'art, et d'une Juive livournaise, c'est-à-dire originaire d'Italie, Lola Bembaron, dont la famille possédait une pâtisserie-chocolaterie renommée, il ne connaîtra pas longtemps son père, assassiné par balles en 1936 par un ex-employé licencié. Ce drame entraînera le départ de Lola Wolinski, par ailleurs atteinte d'une maladie des poumons, pour la France et l'enfant sera élevé par ses grands-parents maternels dans une ambiance juive traditionnelle avec le couscous du vendredi soir, l'été à la plage et le hammam...

Avec sa sœur, Georges Wolinski, très jeune, partage une passion pour la littérature et dévore littéralement Victor Hugo et Jules Verne, Edgar Poe et Jack London. Sans oublier *Les mille et une nuits*.

Très vite, le petit Georges va se lancer dans le dessin. Il utilise souvent le papier d'emballage des cartons de chocolat de la pâtisserie de son grand-père, avec une prédilection pour les cow-boys, les bateaux et les canons. Au lycée Carnot, situé à quelques enjambées de l'entreprise familiale, où il est inscrit pour ses études primaires et secondaires, il sera parfois sermonné par les professeurs quand ils le surprennent à dessiner pendant les cours. Les cartoons américains, qui se répandront à Tunis en 1943 dans le sillage de la libération du pays de l'occupation allemande par les GI, auront incontestablement une influence sur le style futur de Wolinski. Alors que la plupart des enfants juifs de la capitale tunisienne sollicitaient les Boys en leur réclamant des chewing-gums, des bonbons ou des chocolats, lui réclamait obstinément aux libérateurs américains des « comics ». Il avait onze ans et découvrait avec délices Tarzan, Mickey et Dick Tracy.

Georges Wolinski quitte la Tunisie en 1947 et rejoint sa mère en France où elle s'est remariée. Il vivra notamment à Briançon et à Fontenay-sous-Bois. Il s'inscrira aux Beaux-Arts dont il sortira diplômé.

La passion du crayon révélée à Tunis ne le

quitte pas et il publie ses premiers dessins en 1958 dans *Rustica*, un magazine de jardinage. Un caricaturiste professionnel est né. Il a 24 ans. Mais c'est en 1960 que commence sa véritable carrière. Il envoie un dessin à François Cavanna et entre dans l'équipe de *Hara-Kiri*, le fameux « journal bête et méchant ». Dès lors, ses contributions vont être multiples. De *L'Enragé* à *Charlie Hebdo* qui succédera à *Hara-Kiri* en passant par *Action*, *France-Soir*, *L'Humanité*, *Paris-Match*, *Le Nouvel Observateur*, *L'Écho des Savanes* ou encore *Télérama*. Sans oublier la bande dessinée, le théâtre, le cinéma et même les campagnes de publicité.

Georges Wolinski a été récompensé par plusieurs distinctions. En 1998, il a obtenu le Prix International d'Humour Gat Perich et, en 2005, année où il reçoit la Légion d'Honneur, le Grand prix de la ville d'Angoulême. En 2012, la Bibliothèque Nationale de France a célébré ses cinquante ans de carrière en proposant au public une rétrospective de ses œuvres, « 50 ans de dessins ».

Georges Wolinski, « Wolin » pour les intimes, a été marié deux fois. Avec Jacqueline, en 1961, morte accidentellement en 1966 et dont il aura deux filles, et avec Maryse, en 1971, qui lui donnera une troisième fille.

« *Je suis un dessinateur de presse avant tout, un chroniqueur de l'actualité, de la politique et du temps qui passe* », aimait-il dire, cherchant systématiquement à épingler la bêtise, le ridicule et le fanatisme. Il en aura finalement été la victime.

CHAPITRE 3

ARPÈGES, VARIATIONS ET MISCELLANÉES

Un statut infâmant, la dhimma

La tradition musulmane considère que le monde est scindé en deux : le *dar-el-islam*, ensemble des territoires régis par l'islam, et le *dar-el-harb*, contrôlé par les « infidèles ». Entre ces deux ensembles, le conflit est considéré comme permanent. C'est le djihad. Et c'est sur ce concept de djihad que se greffe celui de dhimma, clairement énoncé dans le Coran, Sourate IX, L'immunité 29.

Que les dispositions discriminatoires de la dhimma aient été élaborées, selon les historiens, par le calife Omar 1er (634-644), le calife Omar II (717-720) ou sous les Abassides, vers 750, elles ont concerné pendant des millénaires les Juifs, les Chrétiens, les Coptes, les Maronites, les Nestoriens, les Grecs, les Arméniens, les Slaves, les Berbères, les Samaritains, les Sabéens, les Zoroastriens, certains Berbères et certains Persans. Selon les souverains et les époques, la dhimma a été appliquée avec plus ou moins de rigueur. Elle comprenait des obligations financières, des mesures vexatoires, des travaux pénibles et des interdictions dans les domaines les plus divers : port d'armes, montures, vêtements, habitations, édifices religieux, vie publique, tribunaux…



Juifs à bourricot (Photo Garrigues. Tunis).

Elle fut en vigueur, bien entendu, en Tunisie et ne sera abolie totalement qu'après la colonisation française. Une carte postale tunisienne d'époque a pour légende : *« Juifs à bourricot »*, rappelant par là même que les Juifs ne pouvaient pas monter un animal noble comme le cheval. Une autre carte montre des consommateurs attablés dans un café de la Kasbah de Tunis. Un Juif et deux Musulmans. Les Musulmans portent un turban blanc qui leur est réservé, mais le Juif, lui, est astreint à revêtir un couvre-chef bleu foncé. Ce ne sont là que quelques exemples.

L'Ariana, une « petite Jérusalem »

Située à six kilomètres de la capitale tunisienne, la bourgade d'El Ariana, littéralement « La Nue », en arabe, a bénéficié, au temps de l'apogée de la communauté juive, dans les années cinquante, d'une réputation sans commune mesure avec sa modeste démographie. Il était courant d'y passer le week-end en empruntant, pour s'y rendre, le fameux tramway n°6.

Pour les Juifs de Tunisie, ce village était considéré comme une « Petite Jérusalem ». Près de la moitié de ses habitants, à l'époque dix mille âmes, étaient juifs et onze synagogues recevaient les fidèles dont l'une, à l'instar de Djerba, était désignée comme la « Ghriba ».

Réputée pour ses roses, son jasmin, ses oliviers, ses citronniers et ses orangers, L'Ariana était surtout recherchée pour son air, considéré comme pur et vivifiant. À une époque où la tuberculose faisait des ravages dans le pays (on la désignait comme le « Mard Douni », la mauvaise maladie), les familles juives de Tunis avaient pour habitude, souvent sur la recommandation de leur médecin, d'y envoyer les malades pour qu'ils bénéficient de l'air réparateur du village. Il convient d'ajouter qu'un établissement spécialisé, le Préventorium, créé en 1923 et longtemps dirigé par le docteur Hayat, entrait pour beaucoup dans cette réputation.

L'eau de L'Ariana était également réputée et, souvent, des habitants de la capitale venaient remplir leurs bouteilles et bidons d'eau du puits Belhassen, « Bir Belhassen », dont on disait qu'elle guérissait de tous les maux.

Certains historiens font remonter la création de l'Ariana à l'an 70 par les Goths. D'autres, plus circonspects, se limitent au XI[e] siècle.

Toujours est-il que les premiers Juifs à s'y être installés au XVIII[e] siècle, la famille Journo, venaient d'Algérie. On leur attribue la création de la synagogue de la Ghriba. Mais c'est en 1853 que le bey Mohamed autorise officiellement les Juifs à habiter L'Ariana.

Dans les années cinquante, la communauté juive y était bien organisée. Outre les synagogues, on comptait plusieurs écoles juives, dont le fameux « Kouttab Kisraoui », du nom de son mécène et bienfaiteur, Sauveur Kisraoui. Un asile de vieillards, fondé en 1920, était particulièrement recherché par les familles. C'est aussi à L'Ariana qu'était installée l'école professionnelle de l'ORT (Organisation Reconstruction Travail), fondée, elle, en 1951.

Parmi les personnalités juives originaires de L'Ariana, on compte le


journal humo ristique et litteraire concernant le Judaïsme Tunisien

Express ARIANA

5 Janvier 1999 - N° 6

17 Tebeth 5759

JOURNAL INDEPENDANT numéro SPECIAL

Fondateur, Editeur, Directeur, Documentaliste, Reporter photos, Mise en page : Robert HAGEGE
Rédacteur en Chef, Collaboratrice, Conseillère : Nicolle SAADA.

Le Premier Journal Judéo-Tunisien en France

BONNE ET "ROSE" ANNEE 1999

JOYEUX ANNIVERSAIRE "MAZEL - TOV" "EXPRESS'ARIANA" SOUFFLE SA PREMIÈRE BOUGIE LE

Paix

Fraternité

entre

tous les peuples.

dessin : Robert HAGEGE

5 Janvier 1999

7 Tebeth 5759

Déjà 1 An

dessin : Robert HAGEGE

"Express Ariana" lance un message d'espoir, de Paix, de Fraternité, entre tous les peuples.

שנה טובה

Bonne Année

Le Journal.

1

« Express Ariana », le premier journal judéo-tunisien en France

Grand rabbin de Tunisie, Fradji Uzan, qui fut à la tête de la communauté de 1974 à 1984.

Les Juifs arianais exilés en France ont gardé la nostalgie de leur village. C'est ainsi qu'une Amicale des Juifs de L'Ariana a vu le jour, en 1985, longtemps présidée par Jacky Sarfati et qu'un magazine, *Express Ariana*, a été lancé en janvier 1998 par Robert Hagège.

Il était une fois, L'Ariana, « Petite Jérusalem », un village où selon un dicton de l'époque « Ouard Riana Ouzhar », *« À L'Ariana, la rose et l'eau de fleur d'oranger font bon ménage »*.

La catastrophe des enfants d'Oslo

L'accident d'avion qui, en novembre 1949, a coûté la vie à 28 enfants juifs tunisiens partis dans la joie se refaire une santé en Norvège avant de rejoindre le jeune État d'Israël pour une nouvelle vie, reste gravé dans la mémoire des Juifs de Tunisie et de leurs descendants.

À l'initiative de la section tunisienne de l'« Alyat Hanoar », l'Alyah des Jeunes, deux avions sont affrétés. L'un d'eux va connaître une destinée dramatique. Il s'agit d'un Douglas DC3 de la compagnie Aero Holland. À bord, 4 membres d'équipage et 31 passagers, 28 enfants et trois accompagnatrices : Suzette Cohen-Coudar, infirmière tunisienne, Lisa Schwartz-Yansen, infirmière norvégienne, et Myriam Zunitz, accompagnatrice de l'« Alyat Hanoar ». Il a été convenu avec les familles que les enfants séjourneraient dans un camp de convalescence à Holmestrand, avant de rejoindre Israël. Le destin tragique en décidera autrement. Parti de Tunis-El Aouina, le 20 novembre 1949 au matin, le Douglas DC3, alors qu'il s'approche de l'aéroport d'Oslo-Fornebu, s'écrase à Hurum, au sud-ouest de la capitale norvégienne. On compte 34 morts et un seul rescapé : Isaac Allal, 12 ans. La presse internationale relatera l'événement et le journal *Radar* intitulera sa « une » : *« Le miracle de l'unique rescapé »*.

Rapatriés en Tunisie, les enfants ont été enterrés le 1er décembre dans leurs villes d'origine : Tunis, Sousse, Nabeul et Moknine. Des milliers de personnes ont participé à ces obsèques. Isaac Allal choisira, pour sa part, de vivre en Israël au mochav Yanouv. Il se mariera et aura six enfants. Il est mort le 14 février 1987.

Plusieurs mémoriaux ont été érigés pour commémorer ce drame, dont l'un à Yanouv, dans le jardin de la famille Allal.

Une cérémonie s'est déroulée le 21 novembre 2019 à Jérusalem pour marquer le 70e anniversaire de la tragédie.

Des « Tunes » en fêtes

Si les Juifs de Tunisie, tout naturellement, pratiquaient et pratiquent toujours les fêtes et solennités du calendrier juif, ils ont, au fil des siècles, introduit des célébrations spécifiques et des coutumes qui leur sont propres.

Ainsi, lorsqu'approche Roch Hachana, le nouvel an juif, les « Tunes » ont pris l'habitude de suivre les indications de la « Feuille de Miel », « Ouarket El Hachel ». Créée il y a 61 ans par le mohel (circonciseur) Gaston Guez, cette feuille continue de nos jours d'être publiée par ses enfants, notamment sa fille, Shochana Guez-Mayer. Peu avant Kippour, jour de jeûne et de recueillement, les mères juives prennent soin de confectionner pour les membres de leur famille des coings odorants. Ces fruits de saison sont enrobés dans des clous de girofle pilés et maintenus serrés dans des chiffons humides. Les coings finissent par prendre une coloration uniforme marron et exhalent un parfum ardent qui permet de supporter le jeûne. Le jour de Kippour, on peut voir, dans les synagogues, les Juifs tunisiens humer régulièrement leur coing pour se donner du courage et tenir bon jusqu'à la rupture du jeûne. Une fois rentrés à la maison, on dégustera les coings en compote ou en confiture tout en avalant une bonne citronnade accompagnée d'un gâteau tunisien traditionnel, le « boulou ».

D'autres petites coutumes tunisiennes parsèment le rituel des fêtes juives, mais il faut surtout noter l'instauration de deux célébrations spécifiques. La Fête des Filles, « Roch Hodesh El Bnète » et la Fête des Garçons, « Séoudat Yitro ».

La Fête des Filles est célébrée le premier jour du mois de Teveth. Elle rappelle le courage de Judith face à Holopherne, un terrible général de Nabuchodonosor. La Fête des Garçons, « Séoudat Yitro », est célébrée, elle, le jeudi qui précède la lecture de la parashah (section du Pentateuque appelée en français « péricope ») de Yitro entre le 15 et le 22 du mois de chevat. Elle rappelle qu'une épidémie de croup qui avait dévasté la Tunisie cessa brusquement lors de la semaine de lecture de la parashah en question. Lors de cette fête, les garçons de la famille dégustent des plats miniaturisés et consomment sans compter les pâtisseries de la tradition tunisienne : makroudes, manicotti, yoyos et autres zlèbias.

Jeux me souviens

Si les gamins juifs de Tunisie, à l'instar de tous les enfants de France et de Navarre ont, dans leur enfance, pratiqué les grands jeux classiques : billes, marelle, osselets, saute-mouton, Monopoly, jeu de l'oie…, ils ont aussi, à diverses époques, inventé des amusements spécifiques. Dans ces jeux très particuliers, le noyau d'abricot occupait une place prépondérante. Il ne serait jamais venu à l'idée d'un enfant juif de Tunisie de jeter un noyau à la poubelle après consommation de l'abricot. Les noyaux étaient précieusement conservés dans un sac qui témoignait, selon son importance, de la « richesse » de son possesseur. On jouait à « la boutique » (Toujours on gagne, jamais on perd), et au « long » (en utilisant un noyau farci de plomb, la « manique »). Pour ce qui est des billes, le vocabulaire était très spécifique : « kiks », « carozelle », « bis ». Il y avait aussi le jeu de la « champelle », où il s'agissait de tirer de loin sur un objet pour le déplacer. Enfin, à l'époque du Tour de France, on envahissait les chaussées (la circulation était moins dense que de nos jours) sur lesquelles on traçait à la craie un circuit. Les coureurs en herbe, qui s'affublaient des noms des coureurs prestigieux de l'époque : Bobet, Kubler, Bartali, Coppi… avançaient tour à tour et petit à petit leurs pions (des capsules de bouteilles !) jusqu'à l'arrivée.

Je me souviens. Jeux me souviens. *« Ya Khasra »* ! (Il était une fois).

Le couscous, la boukha et la boutargue

Les Juifs de Tunisie, comme toutes les communautés juives du monde, ont connu des pratiques culinaires spécifiques. Des plats comme la chakchouka, ratatouille maison, la minina, pâté à base d'œufs et de poulet, l'akoud, plat de tripes et abats, la salade méchouia continuent, de nos jours, à être proposés dans les restaurants spécialisés. Mais ce sont incontestablement le couscous, la boutargue et la boukha auxquels on pense quand on évoque les délices gustatifs de la Tunisie juive. Alcool de figue inventée au XIX[e] siècle par Abraham Bokobsa, véritable vodka des Tunes, la boukha continue d'être la boisson alcoolisée préférée des Juifs de Tunisie. Souvent servi le vendredi soir, le couscous à la viande accompagné de ses incontournables boulettes est un des mets préférés des Tunes. La boutargue, enfin, qu'en France on appelle parfois poutargue, l'« adam khout » en judéo-arabe, est considérée comme le caviar des Juifs tunisiens. Dans un ouvrage de Gérard Memmi récemment paru, le Grand rabbin de France, Haïm Korsia, dans sa préface, n'a pas hésité à parler de *« sainte boutargue »*. Mets coûteux mais très recherché, composé d'œufs de mulet (rogue) ou de thon rouge, enrobés dans de la cire, elle est indissociablement associée à la Tunisie. Pourtant, elle connaît, sous d'autres dénominations, un grand succès dans divers pays à travers le monde : en France : Camargue, Port de Bouc, Marseille, Martigues, Corse ; en Italie (Bottarga), Sicile et Sardaigne ; à Malte ; en Grèce (Avgotaraho) ; en Espagne ; au Portugal (Butarga). Sans oublier l'Algérie, la Mauritanie, la Turquie, le Mexique et le Brésil. Les Japonais raffolent de la boutargue qu'ils nomment Karasumi, tout comme les habitants de Taïwan qui dégustent eux, leur Wuyuzi. Enfin, la boutargue a fait, ces dernières années, une entrée remarquée au Liban et en Israël.

Le Belleville des juifs tunisiens

Lorsque, peu avant l'indépendance du pays en 1956 et immédiatement après, nombre de Juifs de Tunisie, pour les raisons les plus diverses, ont choisi de s'installer en France et plus particulièrement à Paris, ils ont jeté leur dévolu sur le quartier de Belleville. Probablement parce qu'une première famille qui s'y était installée avait fait part à ses proches et connaissances de sa satisfaction. L'effet boule de neige en somme. En quelques mois, ce quartier chanté, à l'instar de Ménilmontant ou de Montmartre, par les plus grands artistes français devient le « Belleville des Juifs tunisiens ». Des commerces alimentaires voient le jour, des synagogues ouvrent leurs portes. Venus de tous les coins de la capitale et même de banlieue, les Tunes se donnent rendez-vous à Belleville pour déguster les casse-croûtes tunisiens, les fricassés, les « banatages », les beignets et les grillades. On s'arrache les pâtisseries de *Chez Nani* et on se régale des petits plats de *Kifolie* ou de *René et Gabin*. Le café *La Vielleuse* devient le lieu privilégié de la tunisianité parisienne.

On aurait pu croire le phénomène éternel. Il n'en n'a rien été. La destinée des quartiers parisiens aura été changeante à travers les années. Très rapidement, une population arabo-musulmane s'est installée à Belleville, voisinant avec les Juifs, mais introduisant d'autres commerces et d'autres mœurs. De nos jours, Juifs et Arabes ont été rejoints par une très forte émigration d'origine asiatique. La multiplication des enseignes en chinois et en vietnamien dans le quartier laisse penser qu'en 2020, Belleville est devenu, avec le 13e arrondissement, l'un des pôles « chinois » de la capitale. Ainsi va la vie.

CHAPITRE 4

LA FORCE DU DESTIN

Richard Abel, un Juste en Tunisie

Aux heures sombres de la Shoah et de l'Occupation, il s'est trouvé des hommes et des femmes, de toutes origines, de toutes croyances et de toutes conditions qui, souvent au péril de leur vie, ont choisi de sauver des Juifs de la mort certaine à laquelle ils étaient voués. On les appelle les « Justes parmi les Nations ». L'Institut Yad Vashem de Jérusalem a la charge d'étudier les dossiers qui lui sont présentés, de valider ceux qu'il estime recevables et d'attribuer à ces héros la Médaille des Justes. Á ce jour, l'Institut a dénombré quelque 30 000 Justes dans le monde venant d'une cinquantaine de pays. Parmi eux, un soldat allemand, le maréchal des logis Richard Abel, qui, alors qu'il faisait partie des troupes de la Wehrmacht qui occupaient la Tunisie, a courageusement choisi de sauver un groupe de jeunes gens juifs emprisonnés dont il avait la garde, parmi lesquels Louis Beretvas et Yvan Enriquez.

Voici l'histoire incroyable de ce « Juste » reconnu et récompensé par « Yad Vashem ».

Les Beretvas faisaient partie, dans les années 40, des très rares Juifs d'origine hongroise vivant à Tunis.

Novembre 1942. Pour les Juifs de Tunisie qui vivent sous le Statut des Juifs qui a été élargi par le régime de Vichy à la Régence, placée sous protectorat français depuis 1881, la vie est devenue particulièrement difficile. Elle l'est encore plus pour les Beretvas, Juifs apatrides d'origine hongroise qui ont fui l'Europe en proie au délire hitlérien. Le docteur Léopold Beretvas et son épouse, chirurgien-dentiste, parviennent à subsister grâce à des autorisations d'exercer, temporaires et révocables, qui leur ont été octroyées par l'Ordre des Médecins. Leur fils Luigi, vingt-deux ans, dispose, par le hasard des pérégrinations familiales, de la citoyenneté italienne, ce qui n'est pas, nécessairement, un avantage. La législation antisémite de Mussolini en fait, en tant que Juif, un suspect aux yeux des autorités consulaires et, pour les Français, il est, en tant qu'Italien, un ennemi. Exclu de l'université d'Alger par le *numerus clausus* désormais en application, il trompe son inaction forcée en donnant des leçons particulières de latin et d'anglais.

Le 8 novembre, les Américains débarquent en Algérie et au Maroc. Parallèlement, les Allemands qui battent en

retraite depuis El Alamein, en Égypte, tentent de protéger leurs arrières et choisissent d'envahir la Tunisie en y envoyant leurs troupes aéroportées. Au fil des jours, des Junkers 52 à croix gammées atterrissent à l'aéroport d'El Aouina de la capitale tunisienne sans rencontrer de résistance.

Louis Beretvas n'est pas long à comprendre. Avec l'arrivée des Allemands en Tunisie, il est directement menacé en tant que Juif. Il lui faut fuir au plus vite et essayer de rejoindre les troupes alliées. Une première étape le conduit au village de Depienne, devenu depuis Smindja, à une quarantaine de kilomètres de Tunis. C'est là que son ami Yvan Enriquez exploite une ferme. Quelques jours après, Claude, le frère cadet d'Yvan, et deux de ses amis, André et Gilbert B., se joignent à eux espérant trouver à Depienne un peu de calme en attendant la victoire espérée des Alliés sur les Nazis. Pendant des jours, Louis Beretvas essaie de convaincre les quatre hommes de se joindre à lui pour aller à la rencontre des forces alliées. Peine perdue. Persuadés que la victoire des Alliés en Afrique du Nord est imminente, ils préfèrent éviter de tenter une aventure, certes noble et généreuse, mais trop risquée à leurs yeux. Entre-temps, à Pont du Fahs, une localité située non loin de Depienne, les Allemands ont contre-attaqué victorieusement et repoussé les Alliés.

C'est à ce moment que le destin de Louis Beretvas et de ses amis va basculer. Un fermier italien voisin, un certain Romano, qui les a vus discuter avec les soldats anglais, les dénonce aux Allemands. Le 10 décembre, une dizaine de parachutistes allemands investissent la ferme Enriquez, capturent les cinq hommes et les conduisent à leur P.C. Motif invoqué de l'arrestation : « *Espionnage au profit de l'ennemi* ».

Les cinq jeunes gens juifs se retrouvent prisonniers dans un avant-poste de l'armée allemande. Il s'agit d'une unité de plusieurs dizaines de parachutistes ayant pour mission de protéger la retraite de Libye du maréchal Rommel. L'officier à qui ils ont été confiés, le maréchal des logis Richard Abel, est un peu désemparé et ne sait trop que faire de ces prisonniers civils. Dans la journée, les jeunes gens sont affectés à la corvée de patates, à la vaisselle et à de menus travaux. À l'occasion, on leur demande de creuser des tranchées. Ce n'est pas la liberté, mais, pour de jeunes Juifs prisonniers de l'armée allemande, ce n'est pas trop mal.

Au fil des jours, entre Louis Beretvas qui parle allemand et Richard Abel, une relation étroite commence alors à s'établir. Le maréchal des logis, en allemand « Feldwebel », emmène avec lui le jeune Juif d'origine hongroise comme interprète chez les fermiers des environs pour se procurer des denrées ou des ustensiles.

Le 12 décembre 1942, alors qu'il traverse une cour pour aller chercher de l'eau, Louis Beretvas aperçoit le capitaine allemand du corps de garde en conversation avec deux militaires à l'aspect inquiétant dont les uniformes portent les insignes SS à Tête de Mort. Peu après, Richard Abel le réquisitionne comme à l'accoutumée pour une tournée des fermes. En réalité, c'est pour lui parler discrètement. Dès qu'ils se sont éloignés de la gare, Abel lance en direction de Louis Beretvas :

– *Tu as vu les SS tout à l'heure ?*
– *Oui, bien sûr.*
– *Sais-tu que c'est pour toi et tes amis qu'ils sont là. Ils vont certainement prendre livraison de vous demain matin.*

Louis Beretvas est abasourdi. Il ne peut pas prononcer un mot. L'angoisse l'envahit. Richard Abel reprend la conversation :

– *Toi et tes amis, vous n'allez tout de même pas vous laisser faire comme ça ! Fichez le camp ! Et vite !*
– *Mais...*
– *Mais si, mais si, il faut partir. Et je vais vous aider, crois-moi.*

Un soldat de l'armée allemande qui se propose d'aider cinq jeunes Juifs à s'évader d'un camp militaire où ils sont prisonniers depuis trois jours. Est-ce possible ? Ne serait-ce pas une provocation ? De retour à la gare, Louis Beretvas met ses compagnons d'infortune au courant des propositions du maréchal des logis. Les amis se concertent. L'un d'eux suggère, pour tester la bonne foi de Richard Abel, de lui demander de leur fournir une arme. Rien de moins ! Le soir même, non seulement Richard Abel leur fournira le pistolet demandé, mais il leur dévoilera son plan d'évasion. Un plan au demeurant audacieux mais fort simple : le soir venu, Richard Abel, sous un prétexte quelconque, éloignera la sentinelle. Quand il se sera assuré que tout est tranquille, il fera un signe convenu aux cinq jeunes hommes qui devront quitter le grenier par l'escalier intérieur. Puis, à vingt mètres du bâtiment, il faudra franchir la voie de chemin de fer, suivre sur quelques centaines de mètres le lit d'un fleuve, un oued, comme on dit en Afrique du Nord, avant de se diriger à travers champs vers les lignes alliées. En tout une trentaine de kilomètres. Pour les aider à se repérer, Richard Abel fournit à ses protégés une carte de la région et prend même la peine de leur indiquer les emplacements des champs de mines qu'il faudra contourner et la route qu'il conviendra de prendre pour le début de leur évasion.

Éberlués, mais désormais confiants, les cinq amis se couvrent chaudement, emplissent leurs poches des victuailles les plus diverses. Enfin, pour retarder au maximum les soupçons des Allemands, ils fabriquent à la hâte, avec leurs couvertures, des sortes de mannequins qui pourront tromper leurs gardiens, du moins tant que l'obscurité régnera.

21h. Un silence profond s'est installé dans le bâtiment. Un sifflement discret avertit les cinq amis que la voie est libre.

Ils descendent l'escalier intérieur sur la pointe des pieds, à la queue-leu-leu, Yvan Enriquez en tête et Louis Beretvas fermant la marche. *Alea jacta est*. Au moment où le groupe passe devant Richard Abel, Louis Beretvas glisse dans la main du Feldwebel un petit bout de papier. Quelques mots griffonnés à la hâte : l'adresse de la famille Beretvas à Tunis, 4, rue des Belges, et une phrase : « *Cet homme est un ami* ».

Au moment de se séparer des cinq prisonniers juifs, le maréchal des logis Abel lance à Louis Beretvas : « *Ihr macht's schon gut* », « *Ça va aller* ». Les fugitifs rampent à quatre pattes, dépassent la voie ferrée et s'enfoncent dans la nuit pour une longue marche vers, espèrent-ils, la liberté. Un parcours semé d'embûches dans une nuit noire sans boussole ni lampe, avec le sentiment décourageant de repasser sans arrêt aux mêmes endroits et de tourner en rond. Les voilà enfin à Goubellat, à une quarantaine de kilomètres de Smindja. Les Alliés ne devraient pas être loin. Et, de fait, au petit jour, ils croisent deux officiers d'un régiment d'Irish Fusiliers qu'ils prennent dans un premier temps pour des Allemands. Le quiproquo levé, les cinq jeunes Juifs tombent dans les bras des deux Irlandais qui, après un temps d'étonnement, finissent par comprendre la situation. Conduits au PC britannique, les cinq hommes se restaurent, sont soignés, soumis à un débriefing et peuvent enfin dormir. Dans des véhicules militaires successifs ils vont gagner Alger, non sans quelques difficultés et après bien des péripéties, en passant par Medjez El Bab, Souk El Khemis, Souk El Arba et Souk Ahras. Le 17 décembre, les cinq jeunes Juifs sont à Alger. C'est là que leurs destinées se séparent : Yvan Enriquez et l'aîné de ses cousins sont incorporés dans l'armée française, leurs deux jeunes frères, trop jeunes, sont confiés à des familles d'accueil. Quant à Luigi Beretvas, il se trouve affecté au C.Q.G. en Méditerranée, le Psychological Warfare Branch, chargé de la propagande radio des Alliés en direction de l'Europe. Il y restera jusqu'à la fin de la Guerre.

Quand, à la mi-mai 1943, après la libération de Tunis qui a eu lieu le 8, Louis Beretvas obtient une permission pour aller voir sa famille et embrasser sa fiancée, une surprise de taille l'attend au 4, rue des Belges : le maréchal des logis Richard Abel est là. Il a trouvé refuge chez les parents Beretvas. L'incroyable s'était produit : un officier allemand qui, en prenant des risques extraordinaires, avait permis l'évasion de cinq jeunes prisonniers juifs dont il avait la garde, était à présent hébergé clandestinement par une famille juive, celle du docteur Léopold Beretvas, militant sioniste très engagé, délégué en Tunisie de l'Agence Juive. À l'heure où la chasse aux soldats allemands dans le pays battait son plein, la situation de Richard Abel était pour le moins invraisemblable. Et ce n'est pas fini. Louis Beretvas, entre-temps, est retourné à Alger et Yvan Enriquez, désormais soldat français en permission, rentre à Tunis où il revoit son sauveur. Les deux hommes décident d'aller à la rencontre de Louis Beretvas et, en vélo puis en train, dans des conditions rocambolesques et très risquées, parviennent à Alger. Leur ami les attend et après des retrouvailles émouvantes, il faut repartir. Les chemins des trois hommes se séparent. Richard Abel décide de se diriger vers le Maroc espagnol. Sa folle équipe s'achèvera au poste frontalier de Martimprey où il sera arrêté et emprisonné à Oujda. Quatre ans et demi de détention commencent alors pour le Feldwebel Abel : dix-huit mois au Maroc, un an et demi dans un camp aux États-Unis et dix-huit mois en Grande-Bretagne où il sera captif tout en travaillant comme ouvrier agricole. Libéré au début de l'année 1948, il est alors renvoyé en Allemagne. Là, dans un petit bourg du pays de Hesse, il achètera une auberge qu'il gérera avec un ami. Régulièrement, au fil des ans, Richard Abel a rendu visite à ses amis Beretvas, le père et la mère de Louis désormais installés en Israël, et aussi à Asnières dans la banlieue parisienne, à Louis, sa femme Nelly et ses enfants, notamment à l'occasion d'événements familiaux.

Né en 1916 à Francfort, Richard Abel est mort le 20 mai 2011, dix jours avant son 95e anniversaire. Louis Beretvas a quitté ce monde, lui, le 27 décembre 1991.

La famille Scemla, une terrible tragédie

La tragédie de la famille Scemla, Joseph et ses deux fils, Gilbert et Jean, est emblématique du drame que connurent les Juifs de Tunisie sous l'occupation allemande.

Farouches adversaires du nazisme et mus par un patriotisme fervent, Gilbert et Jean Scemla décident de rejoindre la 2e division blindée du général Leclerc afin de s'y engager. Pour cela, il faut franchir les lignes allemandes qui se trouvent à cinquante kilomètres de Tunis. Après avoir bien réfléchi, les Scemla décident de faire appel à une connaissance de leur père, Hassen Ferjani, qui accepte de les aider. Il leur propose, dans un premier temps, en attendant le moment propice, de les héberger dans sa maison d'Hammamet, dans la banlieue de Tunis. Les deux jeunes gens s'y installent et, comme Joseph Scemla ne veut pas laisser ses enfants seuls en cette période délicate, il choisit de rester avec eux. Jusqu'au départ, les épouses de Joseph et Gilbert Scemla, qui ne veulent pas être en reste, décident de demeurer à leurs côtés et une villa mitoyenne est louée pour l'occasion. Quatre mois vont ainsi s'écouler au cours desquels Hassen Ferjani, par ses visites quotidiennes, gagne la confiance de la famille Scemla. Le jour choisi par lui pour le départ, il suggère aux deux jeunes gens d'utiliser les services d'un charretier originaire de la ville de Bou Arada, à 70 km au sud-ouest de Tunis, qui, moyennant la somme de vingt-mille francs, se propose de leur faire traverser, dans son véhicule, les barrages allemands érigés dans la région de Zaghouan, au nord du pays. Les Scemla acceptent et Joseph Scemla règle la somme rubis sur l'ongle. Mais Ferjani n'en reste pas là. Il offre à Joseph Scemla de lui racheter son stock de marchandises. Joseph Scemla décide d'accompagner à pied le convoi sur quelques centaines de mètres.

Le 10 mars 1943, Jean et Gilbert Scemla, déguisés en bédouins, suivis à distance par leur père, n'ont pas fait trois kilomètres qu'ils sont arrêtés par des soldats allemands.

Le passeur et Ferjani, eux, ont disparu. Pire, Hassen Ferjani se rend chez Claire Scemla, la met au courant de l'arrestation de son mari et de ses enfants et, avec le plus grand cynisme, lui suggère de lui remettre ses bijoux et son argent afin, prétend-il, de les mettre en lieu sûr. Dans son affolement, Claire Scemla obtempère. Hassen Ferjani gagne sur tous les tableaux : il empoche une probable commission du faux passeur, le stock de marchandises de Joseph Scemla, les bijoux et l'argent de son épouse et, en plus, il se fait valoir auprès des Allemands.

Pour les trois Scemla, c'est le début de l'épouvante. D'abord incarcérés à la prison de Tunis, ils sont déportés en Allemagne, en avril 1943, au sinistre camp de Dachau après avoir séjourné à la prison politique de Charlottenburg. Pendant deux longues années, Claire et Lila Scemla resteront sans nouvelles des trois Scemla. Et c'est par un courrier daté du 25 mai 1945 et signé du vice-amiral Hervé de Penfentenyo, qui fut commandant en chef de l'Escadrille de l'Atlantique et qui vient d'être libéré de la prison de Torgau, en Saxe du Nord, que Claire Scemla apprend la terrible nouvelle : Joseph, Jean et Gilbert Scemla ont été exécutés le 17 juillet 1944. On imagine la douleur infinie de Lila. Les deux femmes apprendront par la suite qu'après avoir été longuement interrogés à Dachau, sept mois après leur arrestation, puis transférés à la prison du Fort Zinna, à l'est de l'Allemagne en mars 1944, ils seront jugés par un tribunal de guerre présidé par l'amiral allemand Max Bastian et condamnés à mort pour espionnage au profit de l'ennemi. L'acte d'accusation se référait au témoignage d'Hassen Ben Hamouda El Ferjani.

L'exécution eut lieu à Halle dans le Land Saxe-Anhalt. Les trois hommes ont été décapités à la hache, le père, comble de perversité, assistant au préalable à l'assassinat de ses fils.

Dans sa quête à la recherche de la vérité sur la fin de ses parents, Frédéric Gasquet, fils de Gilbert Scemla, a miraculeusement retrouvé à la Nécropole Nationale du Struthof, à une cinquantaine de kilomètres de Strasbourg, les tombes de son grand-père, Joseph Scemla, et de son oncle, Jean Scemla. Quant à son père, Gilbert Scemla, son corps a été utilisé par un Institut médico-légal avant d'être inhumé dans une fosse commune.

À la Libération, Ferjani sera condamné à mort par un tribunal militaire français. L'intervention des autorités tunisiennes fera commuer sa peine en travaux forcés à perpétuité puis à vingt ans. Peu de temps après l'Indépendance de la Tunisie, Hassen Ferjani a été libéré, gracié par le président Habib Bourguiba en 1956. Il n'avait passé que dix ans en prison.

Albert Memmi, le Franz Fanon juif de la Tunisie

Né à Tunis le 15 décembre 1920, au 4, impasse Tronja dans le quartier juif de la Hara, Albert Memmi s'est éteint à Paris, le 22 mai 2020. Il allait avoir cent ans.

Fils de François Memmi, bourrelier, et de Marguerite Sarfati, il a passé son enfance et son adolescence dans son pays natal avant de s'installer à Paris.

Considéré à juste titre comme le plus grand écrivain juif contemporain d'Afrique du Nord, il aura incontestablement marqué son époque.

Juif et Arabe, romancier et essayiste, Tunisien et Français, Albert Memmi aura été en somme le Franz Fanon juif de la Tunisie. Et s'il nous a offert, au fil des ans, de savoureux romans comme *La statue de sel* (Éditions Corréa, 1953, puis Gallimard, 1963, et Folio, 1972), préfacé par Albert Camus, *Agar* (Éditions Corréa, 1955, puis Gallimard, 1983, et Folio, 1991) ou *Le Pharaon* (Éditions Julliard, 1988), s'il s'est essayé à la poésie avec *Le Mirliton du Ciel* (Éditions Julliard, 1990) et *Les coplas du jeune homme amoureux* (Éditions Alain Gorius, 2013), l'essentiel de son œuvre se concentre sur ses portraits, désormais objets d'enseignement et de recherche dans de nombreuses universités d'Afrique du Nord, du tiers monde, d'Europe et d'Amérique.

Les « portraits » de Memmi constituent le cœur même de son œuvre, à la recherche des tréfonds de l'âme humaine. Il s'agit pour lui d'un genre littéraire qui serait tout à la fois un récit exact de l'expérience et un essai de réflexion, de mise en ordre de cette expérience. Cela va nous donner, au fil des ans, le portait du colonisé et celui du colonisateur, le portrait du Juif et, plus généralement, celui de l'homme dominé, du prolétaire, de la femme, du domestique, du décolonisé arabo-musulman, des Noirs africains ou américains et de quelques autres. L'œuvre de Memmi, c'est une étude qui se veut exhaustive de l'aliénation de l'homme par son semblable.

Depuis toujours Albert Memmi avait pris l'habitude de conserver ses notes et les divers brouillons de ses écrits dans ce qu'il appelait, avec humour, le « garde-manger ». Seuls les intimes avaient accès à ce coffre-fort secret. Guy Dugas, spécialiste de la littérature judéo-maghrébine est de ceux-là. Dès lors, avec patience et détermination, il a pu reconstituer le témoignage irremplaçable de Memmi sur la vie des Juifs de Tunisie au temps de l'Occupation allemande. Cela nous a donné un *Journal de Guerre. 1939-1943*, paru aux Éditions du CNRS en 2019.

Albert Memmi, qui, par extraordinaire, a fait partie du Bureau de recrutement des travailleurs juifs quand l'obligation a été faite par les Allemands à la communauté juive de fournir des contingents de travailleurs forcés, a connu tous les rouages du système. Puis, il a décidé de partir de lui-même dans un camp pour partager la destinée misérable des hommes pris dans l'enfer des camps de travail.

Lorsque les gendarmes frappent à la porte des Memmi, c'est par chance, l'ouvrier italien de François Memmi qui leur ouvre la porte. Les gendarmes repartent en s'excusant. Albert a gagné une nuit mais, le lendemain, par solidarité, il décide de faire son sac et de rejoindre ses compagnons de misère.

Albert Memmi a été récompensé par de nombreux prix. En 2004, l'Académie Française lui a décerné le Grand Prix de la Francophonie.

Témoin privilégié de son temps, Albert Memmi aura été un grand, un très grand, une force de la destinée.

CONCLUSION

IL ÉTAIT UNE FOIS… DES JUIFS EN TUNISIE

Depuis la destruction des Temples de Jérusalem, en -587 sous Nabuchodonosor II et les Babyloniens puis, en 70 de l'ère commune, par les légions romaines de Titus, le peuple juif a essaimé dans la plupart des territoires de la planète. Souvent, au fil des ans, les Juifs ont fait des émules dans les pays où ils se sont installés enrichissant le peuple originel par des conversions. Souvent aussi, des installations qu'on pouvait penser définitives ont, au fil des événements et des conflits, incité des Juifs à changer de lieu de résidence, constituant une diaspora aussi diverse que solidaire. En 1948, enfin, miraculeusement, le peuple juif a retrouvé la terre dont il avait été chassé il y a des millénaires, Israël.

La Tunisie est l'un des pays où des Juifs venus d'Eretz Israël s'installèrent dès la plus haute antiquité. Ils furent rejoints par des Berbères qui adoptèrent le judaïsme. Ils connurent la domination successive de divers envahisseurs et, sous l'islam, se retrouvèrent sous le statut de la dhimma. Avec l'Inquisition espagnole, d'autres Juifs, désignés comme Livournais, ont gagné la Tunisie. En 1881, avec la colonisation française, l'instauration du protectorat et l'abolition de la dhimma, les Juifs entrèrent de plain-pied dans la modernité. À la veille de l'indépendance de la Tunisie, en 1956, ils constituaient un groupe humain de quelque 120 000 âmes, une communauté active, dynamique et diverse.

Les difficultés générées par l'indépendance conjuguées avec l'attrait ancestral sur fond religieux pour l'Israël renaissant, ont, peu à peu, conduit les Juifs de Tunisie à quitter leur pays natal. Mais partout, où que la destinée les ait conduits, ils gardent, eux et leurs descendants, le souvenir tenace du jasmin, des roses, des senteurs d'antan et de la brise marine. Un souvenir qui les imprègne et qui ne les quittera jamais.

Ce recueil se veut une contribution au maintien de ce souvenir tout en permettant à ceux, Juifs et non-Juifs, qui sont étrangers à la Tunisie, de découvrir une belle histoire.

De nos jours, les Juifs ont pratiquement disparu du monde arabo-musulman. Avec l'Azerbaïdjan, l'Iran, le Maroc et la Turquie, la Tunisie, avec son millier de Juifs résidant pour l'essentiel à Djerba, est l'un des pays d'islam où vivent encore des Juifs. Puissent-ils y rester longtemps pour être les témoins vivants du bonheur d'antan.

Il était une fois…

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Les ouvrages portant sur les Juifs de Tunisie sont particulièrement nombreux. Dans cette bibliographie, je me suis limité aux livres de ma bibliothèque personnelle. Ils m'ont été utiles pour la rédaction du présent numéro des Études du CRIF.

Eredi Samama contro il governo di Tunisi ll.cc. (en italien). Cour de Cassation. Imprimerie Luigi Niccolai. Florence, 1881.

La Tunisie. Ouvrage collectif. Librairie Ch. Delagrave, 1894.

Histoire de la ville de Tunis. Ouvrage collectif. Éditions Émile Pfister, 1924.

Conseil de la Communauté Israélite de Tunis. Bulletin 1930-1931. Imprimerie Laporte. Tunis.

Juifs et judaïsme en Afrique du Nord dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge. Ouvrage collectif. Université Paul Valéry, Montpellier, 1985.

De Carthage à Jérusalem. La communauté juive de Tunis. Beth Hatefutsoth. Tel Aviv, 1986.

Les Juifs de Tunisie. Images et textes. Ouvrage collectif. Éditions du Scribe, 1987. Éditions Biblieurope, 1997.

Anthologie du roman maghrébin de langue française. Ouvrage collectif. Éditions Nathan, 1987.

Braïtou Sala. Éditions Ville d'Avignon-Ville d'Isle-sur-la-Sorgue, 1988.

Littérature judéo-maghrébine d'expression française. Cahier d'Études Maghrébines n°3. 1991.

Bibliographie de la littérature maghrébine. 1980-1990. Ouvrage collectif. Éditions EDICEF/AUPELF, 1992.

Littérature judéo-méditerranéenne. Revue « Présence francophone » n°44. 1994.

Icare. Revue de l'aviation française. Les forces aériennes françaises libres. Tome 6. 1941/1945. Max Guedj et les Français du Coastal Comand. Les chasseurs, 1995.

Histoire communautaire. Histoire plurielle. La communauté juive de Tunisie. Ouvrage collectif. Centre de Publication Universitaire. Tunis, 1999.

L'exclusion des Juifs des pays arabes. Aux sources du conflit israélo-arabe. Ouvrage collectif. Éditions In Press, 2003.

Juifs et Musulmans en Tunisie. Fraternité et déchirements. Ouvrage collectif. Éditions d'Art Somogy, 2003.

Tunisie. Rêve de partages. Ouvrage collectif. Éditions Omnibus, 2005.

Entre Orient et Occident. Juifs et Musulmans en Tunisie. Ouvrage collectif. Éditions de l'Éclat, 2007.

La fin du judaïsme en terres d'islam. Ouvrage Collectif. Éditions Denoël, 2009.

Le cimetière du Borgel de Tunis. Patrimoine en péril. Ouvrage collectif. Éditions Glyphe. 2016.

Les Juifs d'Afrique du Nord face à l'Allemagne nazie. Ouvrage collectif. Éditions Perrin, 2018.

Hamadi Abassi. *Tunis chante et danse*. Éditions Alif de la Méditerranée, 1991.

Abraham. *La reine Kahéna, la prophétesse ou une histoire des tribus berbères juives d'Afrique du Nord.* Éditions Thélès, 2005.

Bernard Allali. *Juifs de Tunisie. Un autre regard*. Autoédition. 2014.

Jean-Pierre Allali. *L'album d'images de Gagou et Kamouna*. Éditions de La Terre Retrouvée, 1980. Autoédition, 1985.

Jean-Pierre Allali. *Les Juifs de Tunisie. Images de mémoire*. Éditions Gil Wern, 1996.

Jean-Pierre Allali. *Les arabesques de la destinée. Histoires étonnantes du peuple d'Israël.* Éditions Gil Wern, 1996.

Jean-Pierre Allali. *Les émeraudes de l'Étoile. Cinquante figures juives*. Éditions Romillat, 2001.

Jean-Pierre Allali. *Lalou*. Éditions A.J. Presse, 2001.

Jean-Pierre Allali. *Juifs de Tunisie. Diaporama d'une diaspora*. Éditions Soline. 2003.

Jean-Pierre Allali. *Séfarades-Palestiniens. Les réfugiés échangés*. Éditions Safed. 2005.

Jean-Pierre Allali. *Les réfugiés échangés. Séfarades-Palestiniens*. Autoédition, 2007.

Jean-Pierre Allali. *Il était une fois... les Tunes. Images et paroles de mémoire*. Éditions Glyphe. 2013.

Jean-Pierre Allali. *Les Juifs de Tunisie sous la botte allemande. Chronique d'un drame méconnu.* Éditions Glyphe, 2014.

R. Arditti. *Recueil des textes législatifs et juridiques concernant les Israélites de Tunisie.* Imprimerie Française B. Borrel. Tunis, 1915.

Aurélie Assuied. *Institutrice dans le bled tunisien*. 1945-1947. Éditions FEEL, 2001.

André Attal. *Comment sont tombés les héros au milieu du combat*. A.M.I.T., 1998.

Robert Attal. *Périodiques juifs d'Afrique du Nord*. Institut Ben Zvi. Jérusalem, 1980.

Robert Attal. *Autographes et signatures de Juifs tunisiens*. Imprimerie Ahva. Jérusalem, 1988.

Robert Attal. *Le caïd Nessim Samama de Tunis, mécène du livre hébraïque*. Jérusalem, 1995.

Robert Attal et Claude Sitbon. *Regards sur les Juifs de Tunisie*. Éditions Albin Michel, 1979.

Chlomo Barad. *Le mouvement sioniste en Tunisie* (En hébreu et en français). Yad Tabenkin.-Ef'al. Tel Aviv, 1980.

Danielle Barcelo-Guez. *Au 28, rue de Marseille, Tunis*. Éditions L'Harmattan, 2005.

Danielle Barcelo-Guez. *Racines tunisiennes*. Éditions L'Harmattan, 2011.

Francine Belaïsch Scemama. *Actes de propriété. Ces maisons de Tunisie qui nous habitent encore*. Éditions de la Société des Gens de Lettres, 2015.

C. William Belhassen. *Zaïza l'kabla ou le fils à ma mère*. Éditions Gil Wern, 1998.

Gisèle Bellahsen. *Le caftan*. Éditions Caractères, 2000.

Chadly Ben Abdallah. *Tunis au passé simple*. Société Tunisienne de Diffusion, 1977.

Jacques Benillouche. *Les larmes de l'exil*. Éditions La Bruyère, 2006.

Annie Benveniste. *Figures politiques de l'identité juive à Sarcelles*. Éditions L'Harmattan, 2002.

Juliette Bessis. *Les fondateurs*. I*ndex biographique des cadres syndicalistes de la Tunisie coloniale (1920-1956)*. Éditions L'Harmattan, 1985.

Jacqueline Bismuth. *La Goulette. Quelle histoire cette Histoire*. Autoédition, 1999.

Georges Blanchet. *Maison close. Roman documentaire et social contre la prostitution réglementée en Tunisie suivi d'une Lettre ouverte à M. le Vice-Président de la Municipalité et par-dessus lui à M. le Résident Général en faveur de l'abolition de la réglementation.* Imprimerie Africaine A. Hadida. Tunis, 1935.

Mireille Boccara-Cacoub. *Le fusil d'Éliaou*. Éditions Publisud, 1994.

Daniel Bonan. *J'ai bu l'eau du Zaghouan*. Éditions La Pensée Universelle, 1973.

Robert Borgel. *Étoile jaune et croix gammée. Les Juifs de Tunisie face aux nazis.* Autoédition, Tunis, 1944. Éditions Le Manuscrit, 2007.

François Bournand. *Tunisie et Tunisiens*. J. Lefort, Imprimeur. Lille, 1893.

Albert Cattan. *Notes sur la colonisation. Français et Italiens*. Imprimerie Rapide. Tunis, 1903.

Albert Cattan. *Notes sur la colonisation. Français et Indigènes*. Imprimerie Centrale. Tunis, 1908.

Alain Chaoulli. *Les Juifs au Maghreb à travers leurs chanteurs et musiciens aux XIXe et XXe siècles*. Éditions L'Harmattan, 2019.

Jacques Chemla, Monique Goffard et Lucette Valensi. *Un siècle de céramique d'art en Tunisie. Les fils de J. Chemla, Tunis*. Éditions Déméter / Éditions de l'Éclat, 2015.

Saül Chemla. *Un cri d'alarme. Le judaïsme tunisien se meurt*. Imprimerie Africaine. Albert Hadida. Tunis, 1939.

Lina Chemouny-Chiteboun. *Les racines du soleil*. Éditions Bénévent, 2004.

Gilbert Chikly. *Tramway pour Bab Souika. Devoir de mémoire*. Autoédition, 1995.

Gilbert Chikly. *Tunis Goulette Marsa. Aux yeux du souvenir*. Autoédition, 1999.

Pierre Chouchan. *La ferme du Juif*. Éditions Romillat, 1998.

David Cohen. *Le parler arabe des Juifs de Tunis*. Tome 1 : *Textes et documents linguistiques et ethnographiques,* 1964. Tome 2 : *Étude linguistique,* 1975. Éditions Mouton. La Haye-Paris.

Georges Cohen. *De L'Ariana à Galata. Itinéraire d'un Juif de Tunisie*. Éditions Racines, 1993.

Paul Cohen. *Un brin de jasmin fané*. Éditions L'Harmattan, 2007.

Paul Cohen. *La chorba au mouton. Contes et récits du Maghreb*. Éditions L'Harmattan, 2008.

Jean-Claude Dana. *Le Juif albinos*. Éditions Athena, 2000.

Vitalis Danon. *Aron le colporteur. Nouvelle juive nord-africaine*. Éditions de la Kahéna. Tunis, 1933.

Vitalis Danon. *Ninette de la rue du Péché*. Éditions de La Kahéna. Tunis, 1936. Éditions Le Manuscrit, 2007.

Vitalis Danon, Jacques Véhel, Ryvel. *Folklore judéo-tunisien. La Hara conte*. Éditions Ivrit, 1929.

Vitalis Danon. *Dieu a pardonné*. Éditions de la Kahéna. Tunis, 1934.

Raoul Darmon. *La situation des cultes en Tunisie*. Librairie Arthur Rousseau, 1930.

Raoul Darmon. *La Goulette et les Goulettois*. Société Tunisienne de Diffusion, 1969.

Guy Dugas. *Bibliographie de la littérature « tunisienne »* des Français. Éditions du C.N.R.S., 1981.

Guy Dugas. *Littérature judéo-maghrébine d'expression française*. Éditions Celfan. Philadelphie. 1988.

Guy Dugas. *Bibliographie critique de la littérature judéo-maghrébine d'expression française*. Éditions L'Harmattan, 1992.

Abdelmajid El Aroui. *La Kahena. Fiction légende et réalité ou la conquête de l'Ifriquiya par les Arabes*. Autoédition, 1990.

Baron Rodolphe d'Erlanger. *Mélodies tunisiennes. Hispano-arabes-Arabo-berbères-Juive-Nègre*. Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1937.

Jeanne Faivre d'Arcier. *Habiba Messika. La brûlure du péché*. Éditions Belfond, 1997.

Colette Fellous. *Avenue de France*. Éditions Gallimard, 2001.

Annie Fitoussi. *La mémoire folle de Mouchi Rabbinou. Le rabbin le plus pauvre du ghetto le plus misérable de Tunis plus fort que Mussolini bien plus fort encore que la mort*. Éditions Mazarine, 1985.

Paul Fitoussi. *Les noyaux d'abricot. Tunis 1940-1960.* Autoédition, 2019.

David Galula. *Contre-Insurrection. Théorie et pratique*. Éditions Economica, 2008.

Samira Gargouri-Sethon. *Le bijou traditionnel en Tunisie*. Éditions Édisud. Aix-en-Provence, 1986.

Frédéric Gasquet. *Une famille de Tunis dans l'enfer nazi*. Éditions du Félin, 2006.

Paul Ghez. *Six mois sous la botte*. Éditions SAPI, 1943. Éditions Le Manuscrit, 2009.

Jacques Giami. *Chronique des années de déportation. 1942-1944*. Éditions Pro-Arte, 2009.

Annie Goldmann. *Les filles de Mardochée. Histoire d'une émancipation*. Éditions Denoël/Gonthier, 1979.

Frida Gozlan. *Le dernier regard*. Éditions SFEM, 1996.

Emmanuel Grevin. *Djerba. L'île heureuse et le sud tunisien*. Éditions Stock, 1937.

Gaston Guez. *Nos martyrs sous la botte allemande. Où les ex-travailleurs juifs de Tunisie racontent leurs souffrances*. Éditions de la Maison du Taleth, 1946.

Jacob-André Guez. *Au camp de Bizerte*. Éditions L'Harmattan, 2012.

Joseph Guez. *Une vie bien remplie*. Autoédition, 1995.

Charles Haddad de Paz. *Juifs et Arabes au pays de Bourguiba*. Imprimerie Paul Roubaud. Aix-en-Provence, 1977.

Charles Haddad de Paz. *En roses et en épines. Les quatre saisons du ghetto*. Imprimerie Paul Roubaud. Aix-en-Provence, 1984.

Charles Haddad de Paz. *France Israël Tunisie. Trois amours vécues en joie et en larmes*. Éditions Gil Wern, 1997.

Charles Haddad de Paz. *La Hara et Halfaouine content*. Éditions Biblieurope, 2000.

Robert Hagège. *Ô Ariana. Petite Jérusalem*. Autoédition. 1987.

Gisèle Halimi. *Le lait de l'oranger.* Éditions Gallimard, 1988.

Had Hanna. *Dans tes ruines, Néapolis*. Éditions La Pensée Universelle, 1991.

Myriam Harry. *Tunis la blanche*. Éditions Arthème Fayard, 1925.

Myriam Harry. *La Tunisie enchantée*. Éditions Flammarion, 1931.

Albert Hayat. *Iahasra. Souvenances*. Autoédition, 1993.

Philippe Hayat. *Où bat le cœur du monde*. Éditions Calmannn-Lévy, 2019.

Myriam Houri-Pasotti. *Contes de Ghzala*. Éditions Aubier Montaigne, 1980.

Myriam Houri-Pasotti. *Eliaou. Ma Tunisie en ce temps-là*. Éditions Gil Wern, 1995.

Roger Ikor. *La Kahina*. Éditions Encre, 1979.

Raoul Journo (par ma fille Flavie). *Ma vie*. Éditions Biblieurope, 2002.

Joseph Joffo. *La vieille dame de Djerba*. Éditions Jean-Claude Lattès, 1979.

Pol-Serge Kakon. *Kahena la Magnifique*. Éditions de l'Instant, 1990.

Abdeljelil Karoui. *La Tunisie et son image dans la littérature française du 19e siècle et de la 1ere moitié du 20e (1801-1945).* Éditions STD. Tunis, 1975.

Hachemi Karoui et Ali Mahjoubi. *Quand le soleil s'est levé à l'Ouest. Tunisie 1881-Impérialisme et Résistance.* Cérès Productions. Tunis, 1983.

Claude Kayat. *Mohammed Cohen*. Éditions du Seuil, 1981.

Georges Khaïat. *Une jeunesse ou Le livre des questions souvent sans réponse*. Éditions Cénépolis, 1995.

Georges Khaïat. *Sfax… ma jeunesse.* Sud Éditions. Tunis, 1997.

Omar Khlifi. *L'histoire du cinéma en Tunisie*. Société Tunisienne de Diffusion, 1970.

Marco Koskas. *L'homme de paille*. Éditions Calmann-Lévy, 1988.

Marco Koskas. *Balace Bounel*. Éditions Ramsay, 1979. Éditions Presses Pocket, 1989.

Charles Lancar. *Les racines du figuier*. Éditions Plon, 1997.

Lionel Lévy. *La nation juive portugaise*. Livourne, Amsterdam, Tunis. 1591-1951. Éditions L'Harmattan, 1999.

Renée Lévy. *Mémoires de bonne foy*. Éditions Sand et Tchou, 1983.

André Louis. *Bibliographie ethno-sociologique de la Tunisie*. Imprimerie N. Bascone. Tunis, 1977.

Marcel Marzac. *Max Guedj. Héros français de la guerre aérienne. 1939-1945*. Éditions du Barreau de Casablanca avec le concours de l'Aéro-Club du Maroc, 1951.

Nicole Massé-Muzi. *Sfax*. Éditions Alan Suton, 2002.

Gregor Mathias. *David Galula. Combattant, espion, maître à penser de la guerre contre-révolutionnaire*. Éditions Economica, 2012.

Guido Medina. *Monastir. Terre de Tunisie*. Éditions Bouslama. Tunis, 1940.

Albert Memmi. *La statue de sel.* Éditions Corréa, 1953. Éditions Gallimard, 1966. Éditions Folio, 1972.

Albert Memmi. *Juifs et Arabes*. Éditions Gallimard, 1974.

Albert Memmi. *Agar*. Éditions Buchet-Chastel, 1955, Éditions Folio, 1984.

Albert Memmi. *Journal de Guerre. 1939-1943*. Éditions du CNRS, 2019.

Gérard Memmi. *Boutargue. Histoires. Traditions. Recettes*. Éditions Flammarion, 2019.

Camille Mifort. *Vivre au Kef. Quand la Tunisie était française*. MC Éditions, 2008.

Nine Moati. *Le mariage de Lucie Enriquez*. Éditions Jean-Jacques Pauvert, 1978.

Nine Moati. *Les belles de Tunis*. Éditions du Seuil, 1983.

Nine Moati. *Madame Fortunée*. Éditions du Seuil, 1984.

Robert Modigliani. *Le bâton et l'eau chaude. Voyage d'un Juif italo-tunisien*. Éditions L'Harmattan, 2009.

Albert Naccache. *Les roses de l'Ariana*. Éditions Cheminements, 2010.

Gilbert Naccache. *Cristal.* Éditions Salammbô. Tunis, 1982.

André Nahum. *Histoires de Ch'hâ.* Éditions Piranhas, 1978. Éditions Bibliophane, 1986.

André Nahum. *L'étoile et le jasmin. Il était une fois des Juifs en Tunisie…* Éditions La Pensée Sauvage, 1979.

André Nahum. *Le roi des bricks*. Éditions L'Harmattan, 1992.

André Nahum. *Le médecin de Kairouan*. Éditions Ramsay, 1995.

André Nahum. *Humour et sagesse judéo-arabes.* Éditions Desclée De Brouwer, 1998.

André Nahum. *Tunis-la-Juive raconte.* Éditions Desclée De Brouwer, 2000.

André Nahum. *Quatre boules de cuir*. Éditions Bibliophane-Daniel Radford, 2002.

André Nahum. *Partir en kappara.* Éditions Piranhas, 1977. *Feuilles d'exil*. Éditions Café Noir, 2004

André Nahum. *Young Perez champion. De Tunis à Auschwitz, son histoire*. Éditions Télémaque, 2013.

Félix Nataf. *Juif maghrébin*. Éditions Fayolle, 1978.

Félix Nataf. *Je dis enfin ce que je pense…* Autoédition, 1980.

Simon Nizard. *Le goût des pistaches*. Éditions L'Harmattan, 1994.

Simon Nizard. *Les jardins du couscous. Recettes de la tradition juive tunisienne*. Éditions de l'Aube, 1996.

M. Paollilo. *Contes et légendes de Tunisie*. Éditions Fernand Nathan, 1953.

Gilles Rapaport. *Champion*. Éditions Circonflexe, 2005.

Jessie Riahi. *Cantique pour Habiba. La vie tumultueuse de la chanteuse Habiba Messika.* Éditions Wern, 1997.

Ryvel. *L'œillet de Jérusalem*. Éditions de la Kahéna. Tunis, 1930.

Ryvel. *L'enfant de l'oukala*. Éditions de la Kahéna. Tunis, 1931. Éditions J.C. Lattès, 1980.

Ryvel. *Les lumières de la Hara*. Éditions de la Kahéna. Tunis. 1934.

Ryvel. *Destins ou le Ghetto à l'école*. Éditions Le Manuscrit, 2007.

Ryvel et J. Vehel. *Le bestiaire du Ghetto. Folklore tunisien*. Éditions de la Kahéna, 1934.

Jacques Sabille. *Les Juifs de Tunisie sous Vichy et l'Occupation*. Éditions du Centre, 1954.

Henri Saladin. *Tunis et Kairouan*. Éditions H. Laurens, 1908.

Mikhal Saraf. *Rabbi Nehorai Garmon of Tunisia and his poetry*. (En anglais et hébreu). Université de Tel-Aviv. 1982.

Mikhal Saraf. *Kandil. Contes et légendes des sages de Tunisie. Rabbi Itshak Hai Taïeb Lo Met. Rabbi Yechoua Bessis*. Éditions Kissé Rahamim, 1987.

Gisèle Sarfati. *À la recherche d'une mémoire perdue. Tunisie / Sousse / 1871 / 1967*. Éditions Plumes Cerfs-Volants, 2010.

Shimshon Sarfati. *Tounis « El-Khadra ». Tunis la verte. Un regard nostalgique sur la Tunisie juive d'antan à l'intention des jeunes générations. Traditions ancestrales, Légendes et coutumes juives Tunisie, 1881-1948.* Autoédition (en hébreu et en français), 1993 Institut Haberman. Lod. Israël, 1996.

Raymond Scemama. *Les conflits de lois en Tunisie relatifs au statut personnel.* Imprimerie Papeterie J.C. Bonici. Tunis, 1928.

Corinne Scemama-Amar. *Les derniers magnifiques. Les âmes juives goulettoises d'hier et d'aujourd'hui.* Éditions L'Harmattan, 2011.

Viviane Scemama-Lesselbaum. « *Le Passage* ». *De la Hara au Belvédère. Histoire d'une émancipation.* Éditions du Cosmogone, 1999.

Paul Sebag. *Tunis au XVII^e siècle. Une cité barbaresque au temps de la course*. Éditions L'Harmattan, 1989.

Paul Sebag. *Histoire des Juifs de Tunisie. Des origines à nos jours*. Éditions L'Harmattan, 1991.

Patrick Simon et Claude Tapia. *Le Belleville des Juifs tunisiens*. Éditions Autrement, 1998.

Guy Sitbon. *Gagou*. Éditions Grasset, 1980.

Daisy Taïeb. *Les fêtes juives tunisiennes racontées à mes filles.* Association Epsilon. Nice, 1998.

Jacques Taïeb. *Être juif au Maghreb à la veille de la colonisation.* Éditions Albin Michel, 1994.

Ewa Tartakowsky. *Les Juifs et le Maghreb. Fonctions sociales d'une littérature d'exil.* Éditions des Presses Universitaires François-Rabelais, 2016.

Salomon Tibi. *Le statut personnel des Israélites et spécialement des Israélites tunisiens* (3 tomes). Éditions de l'Imprimerie Rapide, 1922.

Joseph Tolédano. *Les Juifs maghrébins.* Éditions Brepols, 1988.

Michel Uzan. *Les fêtes et solennités d'Israël*. Imprimerie Rossi, Jaoui & Cie. Tunis, 1950.

Michel Valensi. *L'empreinte*. Éditions Salammbô. Tunis, 1983.

Bat Ye'or. *Le dhimmi.* Éditions Anthropos, 1980.

Andrée Zana-Murat. *De mère en fille. La cuisine juive tunisienne. 320 recettes*. Éditions Albin Michel, 1998.

G. Zawadowski. *Index de la presse indigène de Tunisie.* Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1937.

Edmond Zeitoun. *Les cadeaux de Pourim.* Éditions La Pensée Universelle, 1975.

Edmond Zeitoun. *250 recettes classiques de cuisine tunisienne*. Éditions Jacques Grancher, 1981.

Paul Zeitoun. *C'était hier à Tunis. Mardochée se souvient…* Éditions Anfortas, 2016.

NOTES DU LECTEUR

Dans la même COLLECTION
Suite

Gérard Fellous
La laïcité française :
l'attachement du judaïsme
N°28 > mars 2014
• 40 pages

Nathalie Szerman
Le Printemps arabe à l'épreuve
de l'antisémitisme : y a-t-il un avant
et un après ?
N°29 > mai 2014
• 36 pages

Jacques Tarnéro
Antisémitisme / Antisionisme
Mots, masques, sens, stratégie,
acteurs, histoire
N°30 > juin 2014
• 48 pages

Sandrine Szwarc
Intellectuels juifs et chrétiens en
dialogue
N°31 > octobre 2014
• 32 pages

Gérard Fellous
L'État Islamique (DAECH),
cancer d'un monde arabo-
musulman en recomposition
N°32 > novembre 2014
• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron
Le messianisme comme réponse à
l'antisémitisme
N°33 > décembre 2014
• 40 pages

Valérie Igounet
Le négationnisme : histoire d'une
idéologie antisémite (1945 - 2014)
N° 34 > février 2015
• 32 pages

Maxime Perez
L'opération « Bordure protectrice » à
Gaza : Journal d'une guerre de
100 jours
N° 35 > mai 2015
• 44 pages

Anne Quinchon-Caudal
Vers une Internationale blonde
Le racisme supra-national en
Europe et aux États-Unis dans la
première moitié du XX^{e} siècle
N° 36 > juillet 2015
• 40 pages

Pierre-André Taguieff
La vague complotiste
contemporaine : un défi majeur
N° 37 > septembre 2015
• 40 pages

Johann Chapoutot
Le « Droit » nazi, une arme contre
les Juifs
N° 38 > octobre 2015
• 52 pages

Valérie Igounet et Stéphane Wahnich
FN : une duperie politique
N° 39 > novembre 2015
• 56 pages

Jacques Tarnéro
Migrations contemporaines du récit
sur le «signe juif»
Entre fascination, admiration,
condamnation. Une question
irrecevable
N° 40 > mars 2016
• 56 pages

Sandrine Szwarc
La culture (juive)
a-t-elle un avenir en France ?
N° 41 > juin 2016
• 64 pages

Éric Keslassy
Comprendre
la guerre des mémoires
N° 42 > octobre 2016
• 46 pages

Jean-Philippe Moinet
L'identité nationale,
c'est la République !
Les cinq piliers républicains
qui font le socle, à consolider,
de l'identité française.
N° 43 > janvier 2017
• 48 pages

Nathalie Szerman
Retour sur les principes guerriers
fondamentaux du Hamas et leur
transmission par le biais de la
chaîne télévisée Al-Aqsa
N° 44 > mars 2017
• 44 pages

Michaël de Saint-Cheron
Le dialogue de Malraux avec le
peuple juif, « parrain de l'Europe »
N° 45 > juillet 2017
• 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka
« L'exeption marocaine ? »
N° 46 > octobre 2017
• 52 pages

Anne Le Diberder
À la conquête de la modernité :
les peintres juifs à Paris
N° 47 > janvier 2018
• 40 pages

Annick Duraffour
et Pierre-André Taguieff
Céline contre les Juifs ou l'école de la
haine
N° 48 > mars 2018
• 60 pages

Georges-Elia Sarfati
Les nouveaux défis
de la République Française :
Sur quelques enjeux du discours du
président Emmanuel Macron lors de la
Commémoration de la Rafle du
Vel' d'Hiv (17 Juillet 2017).
N°49 > juillet 2018
• 36 pages

Johann Chapoutot
Le sang et la science
L'organisation Ahnenerbe
(« héritage des ancêtres »),
les "Germains" et les Juifs (1935-1945)
N°50 > Novembre 2018
• 40 pages

Anastasio Karababas
Sur les traces des Juifs de Grèce
N°51 > décembre 2018
• 52 pages

Laurent Joly
Vichy, les nazis et
la persécution des Juifs
N°52 > février 2019
• 58 pages

Iannis Roder
La fin d'une illusion
pour une approche renouvelée
de l'enseignement de l'histoire de la
Shoah
N°53 > mars 2019
• 36 pages

Marc Knobel
40 ans d'histoire
d'une propagande de haine
et d'antisémitisme
N°54 > juin 2019
• 84 pages

Sandrine Szwarc
La naissance de l'intellectuel
juif d'expression française
N°55 > Septembre 2019
• 48 pages

Élise Petit
Des usages destructeurs de la musique
dans le système concentrationnaire nazi
N°56 > Novembre 2019
• 40 pages

Michaël Iancu
Les juifs des terres d'Oc
N°57 > Janvier 2020
• 56 pages

Georges Elia-Sarfati et
Pierre-André Taguieff
Le sionisme comme realité historique
et comme fantasme, ou la réinvention
de la judéophobie
N°58 > Janvier 2020
• 136 pages

Joseph Voignac
Les débuts du secondaire juif en France :
la fondation de l'École Maïmonide
(1935-1939)
N°59 > juin 2020
• 48 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Juillet 2020 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL
Jean-Pierre Allali
Yonathan Arfi
Georges Bensoussan
Yves Chevalier
Roger Cukierman
Patrick Desbois
Robert Ejnes
Antoine Guggenheim
Mireille Hadas-Lebel
Francis Kalifat
Serge Klarsfeld
Joël Kotek
Éric Marty
Jean-Philippe Moinet
Richard Prasquier
Dominique Reynié
Michaël de Saint-Cheron
Georges-Elia Sarfati
Pierre-André Taguieff
Jacques Tarnéro
Yves Ternon

CONCEPTION ET ICONOGRAPHIE
Yelloweb

CONSEILLER JURIDIQUE
Maître Pascal Markowicz

COORDINATION
Yoar Level

CORRECTRICE
Myriam Ruszniewski

IMPRESSION
FG Print

CRÉDITS PHOTOS
Les illustrations de ce numéro des Études du CRIF proviennent de la collection personnelle de l'auteur.
Photo de couverture : Intérieur d'une cour juive (Photo Garrigues. Tunis).
La Grande Synagogue de l'avenue de Paris. Tunis.
« Express Ariana », le premier journal judéo-tunisien en France.
Juifs à bourricot (Photo Garrigues. Tunis).
Juifs de Djerba à la Grande Synagogue de la Ghriba (Photo Yvan Lumbroso. Tunis).

EN PARTENARIAT AVEC
Le Collège des Bernardins
Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol
Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme
La Revue Civique
«Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE
• ***La Fondation pour la Mémoire de la Shoah***

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39, rue Broca 75005 Paris

tél : 01 42 17 11 11

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

Juillet-Août 2020

Prix : 10 €